7me ANNÉE — N° 5 — MAI 1908.

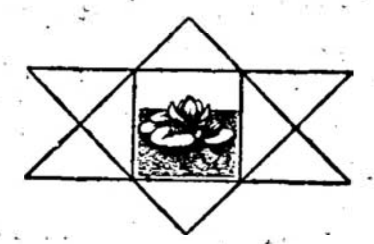
Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

DIRECTEUR : AIA AZIZ

Les pensées sont des formations. La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :



PUBLICATIONS COSMIQUES.

PARIS — 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908



AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

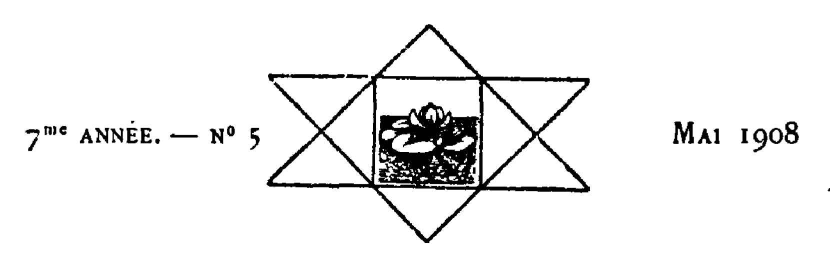
2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — N° 5



MAI 1908

REVUE COSMIQUE

Etude pratique des Bases de la Philosophie Cosmique

A cause de l'importance et de la difficulté de tirer l'homme peu ou pas évolué de l'état grossier dans lequel il végète, souffre ou languit, il est essentiel que ceux qui essaient d'aider efficacement à cette œuvre soient non seulement en rapport d'unification avec le Soph qui est l'Illumination d'eux-mêmes et de ceux qu'ils désirent aider, mais qu'ils comprennent les conditions qui sont propres à rendre leur œuvre efficace. La première de ces conditions est l'affinité sans laquelle tous leurs efforts, si louables qu'ils soient, seront non seulement inutiles, mais exigeront le gaspillage de leurs forces, ce qui est une violation de la loi de charité. Afin d'empêcher cette perte et d'éviter le désappointement, les pionniers du Mouvement Cosmique feront bien de se souvenir que la vaste majorité de l'humanité évolutionnaire est à peine émergée du simple humain animal : il est inutile de s'attendre à ce que des hiboux et des chauves-souris soient zélés pour la clarté solaire, ou que ceux dont les yeux sont formés pour le discernement de la forme mais non de la couleur, prennent plaisir aux teintes multiples du ciel, de la mer et de la terre ; il est aussi inutile de s'attendre à ce que cette multitude humaine réponde à une philosophie pure.

Ce point de vue, loin d'être contraire à la charité, est le plus miséricordieux aussi bien que le plus utilitaire ; car si ce vaste assemblage humain si varié fût brusquement dérangé, il se tournera probablement contre ceux qui le dérangent et tous s'uniront pour la cause commune, c'est-à-dire la conservation du statu quo de chacun, tandis que si la lumière augmente graduellement comme sur la terre point la lumière du matin, les groupements par classification dont ce vaste assemblage est formé s'éduqueront et s'évolueront les uns les autres. L'enseignement qu'un être supérieur s'est sacrifié pour l'amour de ses inférieurs est apte à provoquer chez les derniers une vanité naissante et une fausse sentimentalité souvent ridicules et parfois nauséabondes. Dans certains rites cérémoniaux imparfaits, des êtres moins évolués furent offerts en sacrifices évocateurs aux plus évolués, c'est-à-dire aux hommes supérieurs ou aux dieux; il restait à la Chrétienté d'instituer et de perpétuer l'offrande de l'homme divin pour l'homme animal. L'état social et moral actuel du Christianisme porte témoignage à l'effet de cette offrande. Dans les vieilles religions, le désir et le vouloir de l'aspirant était la première chose essentielle pour l'aspirant. Il appartenait à Constantin et Compagnie d'enseigner leur culte à autrui avec la pointe de l'épée.

Le Cosmosophe ne doit jamais oublier que la Philosophie n'est offerte qu'à ceux qui ne sont pas satisfaits de ce qu'ils trouvent ailleurs et qui peuvent l'embrasser par affinité. Il est légitime et juste de manifester la lumière. Il est illégitime d'essayer par la pensée, la parole, ou les actes, d'obliger personne à la regarder : la lumière vers laquelle l'aigle prend avec plaisir essor aveugle le hibou ; et les petits chiens ou les chats qui en temps dû se divertissent à la clarté du soleil naissent aveugles. La lumière doit être mise sur une colline où elle ne puisse être cachée, mais il ne faut attendre de personne, encore moins exiger de force, que la colline soit gravie. La nécessité de

la spiritualisation de l'intelligence et du non prosélytisme étant comprise, passons à la considération des deux principaux effets de l'affaiblissement de l'humanité, savoir ; la maladie somnolente et l'activité fébrile et leurs effets caractéristiques. La principale cause de la maladie de la somnolence est le désespoir. Les principaux caractéristiques de cette maladie sont l'apathie et le pessimisme. L'effet de l'apathie est le manque d'intérêt pour tout ce qui se passe, la perte d'énergie mentale ou morale ; un état qui trouve son expression dans cette pensée ou ces paroles : « Qu'importe ? » Cette apathie, même en ses plus légères formes, est hébétante, en ses formes plus sévères elle est comme une longue mort. C'est le fatal anesthétique par lequel les individus, les groupements, les peuples et les nations perdent le sentiment de la souffrance dans l'oubli. L'état intermédiaire entre la souffrance et l'oubli est le pessimisme. Les pessimistes ne sont pas encore arrivés à l'étape du Qu'importe. Mais ils regardent tout ce qui est à travers une brume lugubre qui voile toute beauté, obscurcit les belles couleurs de quelque côté qu'il se tournent. Ce pessimisme, lorsqu'il est réel, est le résultai de l'obscurité qui actuellement accompagne le coucher de l'étoile des jours de l'espérance, coucher qui est le précurseur de l'époque dont il est si tristement pronostiqué dans ces termes : « la nuit vient où nul homme ne peut travailler ». L'art, la littérature, les discours, la société en général sont alourdis du pessimisme comme par une brume de marais plein de miasmes. Et l'air même mental, social et moral en est empoisonné, de sorte que partout dans le monde civilisé s'élève le triste refrain : « La lumière de la joie est obscurcie ; la réjouissance du pays est disparue ».

Quant à la cause de ces deux phases de la maladie de somnolence ou de léthargie et quant à la perte terrible de saine énergie à laquelle elles conduisent, elle se trouve dans les soi-disants dogmes chrétiens ; par exemple :

Tout homme est né criminel et justement condamné à

une vie terrestre de misère, à la mort du corps et en ce qui le concerne à la torture sans fin de sa partie immortelle.

La vie terrestre de misère et la mort du corps sont non seulement inévitables, mais toutes formes de souffrance doivent être acceptées avec résignation et même avec reconnaissance, comme une aide possible à la commutation de la sentence qui attend l'âme, et comme un moyen de rapport avec un homme divin qui est dit s'être offert au supplice pour que les souffrances de l'Innocent apaisent le courroux du « faiseur » contre l'œuvre de ses propres mains, lesquelles œuvres ont été maudites par Lui-même et finalement détruites.

Quelle sublime idée ! Quelle magnifique conception !

L'étude sans préjugé de ces deux dogmes prouvera au chercheur que leur promulgation par subtilité et par force pendant presque deux mille ans a fourni une bonne raison à l'âpathie et au pessimisme ; qu'ils ont fait leur mieux pour dégrader l'homme aussi bien que pour blasphémer le Divin Formateur ; qu'ils forment une insurmontable barrière entre le formateur et le formé ; qu'ils ouvrent devant l'homme, dès sa première conscience une carrière de misère qui ne se termine qu'à son arrivée au but temporel c'est-à-dire *la mort*, où la partie immortelle de l'homme (laquelle, selon le dogme chrétien, est commune à toute l'humanité), à peu d'exception près, a devant elle deux autres buts : le purgatoire ou l'enfer éternels. Quant aux rares exceptions elles consistent surtout en ceux qui ont vécu et sont morts en opposition directe au commandement du Formateur de la Tradition Hébraïque : « Remplissez la terre », et à l'aspiration ardente et répétée des évocateurs Védiques : « *Donne-nous une nombreuse progéniture et garde loin de nous la mortalité* », et en ceux qui méprisent et maltraitent, et par conséquent détruisent la vie du corps physique pour le bien-être duquel l'Impersonnel assuma et offrit sa personnalité.

Le remède radical pour guérir l'apathie et le pessimisme est de faire connaître l'enseignement de la Philosophie Cosmique :

« 1° De démontrer à l'homme Psycho-Intellectuel quels « sont l'objet et le but véritables de la vie et jusqu'à quel « point les capacités humaines peuvent être développées.

« De montrer à l'homme Psycho-Intellectuel qu'il est « d'origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a « la mission de la manifester ; que par la volonté directe « de son Divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces « de la nature pour transformer l'état actuel, de son entou« rage dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce « droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir.

« 3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état « grossier dans lequel il végète pour l'élever, le spiritua« liser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'a« mener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant « comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est « assignée dans le Cosmos de l'Etre.

« 4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui « transformée, mutilée, perdue, et d'unir la science à la « Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin « que la mortalité et la transformation rétrogrades actuelles « sont anormales, accidentelles, et que par son évolution « l'homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits « son état d'Immortalité Intégrale ».

Cet enseignement est tellement simple que toute personne d'intelligence moyenne peut le comprendre ; cet enseignement est calculé pour rappeler la pâlissante étoile du jour de l'espérance, pour élever l'humanité de la condition de criminalité et d'esclavage à celle d'un être formé pour manifester l'énergie pathotique, spirituelle, intellectuelle et vitale dont la source est inépuisable, parcequ'elle est éternelle et capable d'être infinie. Il a été soutenu que la progression de l'humanité doit nécessairement être très lente : *Ceci est une erreur complète.* L'homme est par

origine Divin, et si un millier d'enfants étaient éduqués selon les axiomes de la Philosophie Cosmique de sorte qu'ils comprissent leurs capacités et leur utilisation comme chefs des formations terrestres et capables de vêtir, manifester et représenter la Divinité, s'ils étaient enseignés à avoir confiance en eux-mêmes au lieu d'en être réduits à une pusillanime mendicité et à la dépendance, il est douteux qu'il y aurait parmi eux un seul criminel. Et si la substitution était universelle, le résultat en serait que selon la parole du grand prévoyant : « Une génération ne se passerait pas avant l'accomplissement ou la réalisation de splendides possibilités : car non seulement les épées seraient forgées en serpettes, mais la vaste majorité des prisons, hôpitaux et asiles d'aliénés et tous les majestueux temples à présent dévoués à la dégradation de l'humanité seraient utilisés pour sa glorification. Ceci n'est nullement une simple utopie, nullement une vaine légende ou un conte de fée, mais une réalité dont la force est la plus rare de toutes choses : la logique. Tous les pathologistes savent que si le système physique est affaibli (et ainsi rendu sujet à l'infection et à la contagion) par des conditions défavorables, telles qu'une nourriture insuffisante ou impropre, le manque d'air et de lumière, un emprisonnement, un vêtement serré ou imperméable, le souffrant qui est exempt de destructions organiques se remet rapidement si les conditions nuisibles sont remplacées par celles qui sont naturelles et bienfaisantes : si, tel n'est pas le cas, tous les autres remèdes sont inutiles. Il en est de même à l'égard des malades moraux ou sociaux qui font de la société moderne une vaste salle d'hôpital. Seulement il y a heureusement cette différence entre les malades physiques et les moraux ou sociaux, c'est qu'à l'égard des derniers la destruction organique est impensable et par conséquent le complet remplacement de conditions malsaines parce que non naturelles par d'autres bienfaisantes parce que naturelles agira comme une panacée. Il peut être objectée :

Dans l'actuel état désordonné de la société il faut qu'il y ait certaines restrictions; autrement la liberté serait mé prisée pour la licence. Certainement. Les enfants qui n'ont jamais entendu parler du dogme de la damnation, et dont la Divinité n'est pas un juge et bourreau, et un être chez qui se trouvent les pires fautes de l'humanité et les siennes en plus, mais Une Divinité dans Laquelle l'aspirant trouve un idéal en évolution perpétuelle de tout ce qui est élevé, sublime, raffiné, noble et beau, qui est leur Ami des Amis, ne sauraient être comparés à celui qui aura à désapprendre ou à oublier les dogmes qu'il a pour ainsi dire absorbés avec le lait de sa mère et probablement regardés, du moins pendant son enfance, comme nécessaires à son salut, recevant ainsi dans la période la plus plastique de sa vie la puissante empreinte de ce fer rouge que sa raison ne peut adoucir ou effacer que par de longs et souvent très pénibles efforts. A l'égard des enfants, aucune œuvre n'est aussi efficace que celle dont le XIII[e] axiome de la Base indique le fondement :

« Tout enfant a droit à l'Education (c'est-à-dire à être « guidé et dirigé dans le développement de ses facultés « individuelles) de manière qu'il devienne capable de « prendre sa propre place et de remplir son rôle particu- « lier dans le cosmos de l'être ».

A l'égard de ceux d'un âge plus avancé, qui si noblement et pleinement qu'ils puissent exercer leur raison sont généralement assujettis plus ou moins à leurs atavismes et à leur entourage, en l'unité se trouvent leur réconfort, leur force et le repos duquel dépend si grandement leur utilité. *D'où vient l'avantage de faire partie d'un groupement avec lequel ils soient en affinité* ; ces groupements, quoique comme les étoiles ils puissent différer les uns des autres, doivent comme les mondes célestes, se mouvoir en ordre harmonieux, comme faisant partie de l'intégrité Cosmique, et penser, parler et agir comme des êtres dont l'office et l'œuvre spéciaux sont d'éclairer l'obscurité de la

nuit jusqu'au lever du soleil, et surtout, il sied à chaque membre d'un groupement de veiller à ses pensées, paroles et actions comme quelqu'un qui à cause de sa position est vu par des témoins invisibles, et afin d'être sans blâme aux yeux des hommes ; car c'est nécessairement par des signes extérieurs qu'il sera jugé par les hommes et c'est en proportion de ses vertus manifestées qu'il glorifiera son Origine Divine et vice versa. Même si ses conceptions, pensées et paroles sont celles d'un enfant de Lumière, et que ses actions sont indignes d'elles, il n'est au mieux qu'une lumière sous un boisseau, et pourra devenir une pierre d'achoppement dans le sentier des aspirants, sur laquelle ils pourront tomber ou en raison de laquelle ils pourront se détourner. C'est seulement dans la force de l'union du quaternaire, c'est-à-dire de l'harmonie entre les conceptions, les pensées, les paroles et les actions qu'aucune personne, de la moindre à la plus grande, peut remplir son rôle de pathétiser, spiritualiser et évoluer la pensée de l'homme vers un niveau plus élevé, vers une lumière plus pure : c'est seulement par cette union quaternaire que chaque personne, de la moindre à la plus grande, peut être pour l'humanité affaiblie et par conséquent apathique et pessimiste, comme une eau jaillissant de la source de la vitalité. Et si ce moyen de rapport n'existe pas, trop souvent à ceux qui demandent du pain on donnera une pierre, à ceux qui demandent du poisson, un serpent. Le monde est aussi las des mystères, des théories et des paroles, qu'il l'est des entraves des dogmes rudes et sans souplesse. La philosophie pure est un fondement sur lequel le temple Cosmique sociologique peut être bâti sans crainte et en toute sûreté. Dans ce temple, tous ceux qui sont sincères et de bonne volonté pourront trouver un lieu de refuge et d'évolution, mais il faut se souvenir d'une chose, que quand l'Archi-prêtre entrait dans le Lieu saint et à la sainte Présence, bien qu'il fut vêtu convenablement et ceint de toile fine et

blanche, des chaînes lui étaient attachées afin que, si en raison de quelque excès secret caché de l'homme il ne pouvait pas supporter la Lumière Ineffable, il pût être retiré par les chaînes. Il est vrai que le cérémonial extérieur et visible est antique et abandonné et ceux qui se chargent des offices sacrés de restituteurs peuvent sortir avec un fier maintien et la tête haute : *cependant leur perte peut être beaucoup plus grande que celle qui résulte de l'enlèvement de la vitalité du corps physique.* Aussi plein d'instruction que de beauté est le rite cérémonial d'antan. Celui qui s'approchait du lieu de la Présence prenait avant d'y entrer des charbons ardents sur l'autel et les mettait dans l'encensoir d'or. Ensuite il remplissait le creux de ses mains droite et gauche qui étaient jointes, d'un encens spécial, préparé avec cinq ingrédients précieux (lequel encens ne devait être employé pour aucun autre objet) et il mettait le fin encens sur les charbons ardents dans l'encensoir d'or, pour que à son entrée dans la Présence, la fumée odorante pût être comme un voile saint entre Elle et lui. Depuis presque deux mille ans, l'ancien et beau cérémonial a été remplacé par l'enseignement anti-social. « Vous êtes tous des rois et des prêtres de Dieu », et en accord avec cet enseignement, les cultes, codes et coutumes ont changé. *Mais la Présence reste Inchangée et Inchangeable* et le Sanctuaire Cosmique dont Elle est la vie et la lumière est le même hier, aujourd'hui et à jamais.

FRAGMENTS

I

Aux astres Célestes et Terrestres

O vous, astres qui entourez en ordre Hiérrarchique le duel soleil dont la royale splendeur, se matérialisant toujours, reste l'Unique, suprêmement pure et immaculée !...

Vous dont les auras fortifiantes et lumineuses aident par des actes des paroles, ou même des pensées vos efforts gigantesques pour chasser les spectres malsains du mysticisme et les formes hideuses, à peine drapées de leurs haillons de faux brillant, de la fausse sentimentalité, pour jeter bas les lourdes entraves dont l'humanité aveuglée a été chargée par des dogmes religieux, forgés par les Ennemis acharnés de l'homme.

Vous dont la foi, grandiose par sa pure simplicité vous fait écraser, sans même les voir, les bêtes immondes qui veulent se dresser contre votre marche victorieuse, vous dont l'espoir déploie de vastes perspectives, fruit d'un dur labeur et d'un effort pénible, héritage royal des pionniers dont la royauté, tel l'or pur du Formateur, est fondue dans les moules aux dessins classiquement sévères du grand perfectionnement... De ces perspectives, chacune se déroule à mesure que vous travaillez, découvrant à vos yeux émerveillés votre but idéal(véritable et non chimérique, comme l'est tout idéal cosmique) ; ô buts idéaux, dont le calme, la beauté rempliront de leur paix le paradis terrestre !

Vous, dont la charité comme un flot inonde la terre et les régions lointaines de ses ondes bienfaisantes — ondes

d'une source intarissable dans les profondeurs de votre être uni éternellement à l'Amour Divin ; ondes qui relèvent les déchus, les réhabilitent, les font marcher droit en avant, le regard, jadis attristé, illuminé d'un humble espoir ; ondes qui cicatrisent les blessures infligées par des langues malveillantes avec le baume des paroles pleines du pathétisme ; ondes qui de leur douce lumière éclairent le chemin obscurci et sans étoile de ceux qui, aveuglés par l'atavisme des fausses croyances, ne savent où trouver le repos et le reconfort que seule répand la vérité ; ondes qui sont prêtes à guérir toutes les douleurs dont souffre la pauvre humanité, et dans les régions lointaines protègent les malheureux troupeaux dépouillés de leur précieuse toison par la main impitoyable de la désintégration !

Que les fleurs qui sont peut-être de toutes formations les moins éprouvées inclinent leurs jolies têtes et versent leurs gouttes de rosée scintillantes en rendant hommage à cette glorieuse Hiérarchie. Que les pierres précieuses émettent leurs feux étincelants et que les fontaines jettent bien haut leur poussière irisée en salutation joyeuse ! Que les oiseaux et les ruisseaux, les cascades et les vagues sonores de l'Océan en sa majesté chantent ou murmurent, retentissent ou résonnent en harmonies mélodieuses ! Que tous les parfums odorants répandent leur souffle embaumé, et que tout ce qui dans la Nature est beau et sympathique exalte en saluant ce nouvel Avent triomphal !

Que toutes les Aspirations des Cieux et de la Terre s'unissent dans l'aspiration suprême vers l'UNIFICATION.

II

Le Bonheur

C'est actuellement la mode de mettre le bonheur sur le tapis, et puisque cette mode est excellente — car elle annonce la douce clarté precédant le jour glorieux de la Restitution, après la sombre nuit de l'ignorance et les terreurs qui trop souvent l'accompagnent — suivons-la.

Le bonheur a des aspects multiples ; tous sont beaux, sains, attirants.

Qu'il est doux et calme le bonheur de celui qui fortement doué de la vertu d'espérance (cette vertu qui pour son possesseur est une véritable planche de salut, ne se laissant jamais submerger par les vagues parfois orageuses de la vie humaine) dirige sa pensée formatrice vers de beaux horizons de joie de succès où le duel travail de l'amour sera pour lui un idéal bonheur toujours se réalisant, à l'infini !

La pratique de diriger la pensée vers de belles perspectives fondées sur les bases solides du sens commun et de la charité attire, par les liens Cosmiques de l'affinité, toute sorte d'heureuses influences autour de nous ; qui sait même si les objets soi-disant inanimés de la nature tels que les rayons du soleil, des étoiles, de la lune, des pierres précieuses ne nous apportent pas avec plus ou moins d'intensité l'ardeur née d'une affinité pour l'aspect riant de notre pensée évocatrice ?

Qui sait si les arbres, les fleurs, les oiseaux, les animaux, les mille choses qui constituent notre entourage terrestre ne se vêtent pas peut-être inconsciemment, d'une parure de beauté égayante et sympathique en responsion de la présence bienfaisante de celui chez qui le bonheur règne? Il est certain que si deux personnes se promènent dans un même endroit, l'une après l'autre, et que l'une soit dans d'heureuses dispositition et l'autre en un état contraire, leurs impressions en revenant de leur promenade seront tout à fait opposées.

A mesure que notre être devient équilibré, le bonheur y établit sa demeure : il étend à perte de vue ses rayons salubres, vivifiants, réjouissants, jusqu'à ce qu'ils semblent ne plus exister pour nos sens finis ; mais pour des sens évolués, ne font-ils pas partie du cosmos de la matière éternelle?

Le bonheur est semblable à un rosier ; pour cueillir les

plus belles fleurs il faut quelquefois braver les épines de la souffrance.Ce rosier précieux pousse partout dans la voie du devoir, dans l'humble vallée où la vie est remplie des soucis terre à terre, dans la plaine où la vie est un tourbillon affairé ; mais les plus belles plantes sont sur les montagnes où l'intelligence spiritualisée et pathétisée plane comme un aigle triomphant qui fixe ses regards sur le soleil du Perfectionnement Idéal.



« Rien ne se perd dans la nature » m'a dit le Sage ; et devant mon regard ravi s'est déroulée une perspective aussi réelle que joyeuse. Car toutes les pensées, les paroles les actions du bien m'ont semblé devenir des trésors d'une utilité éternelle dans le vaste laboratoire du Cosmos.

L'homme est un formateur par excellence : qu'il songe donc à former des formations selon son Idéal du perfectionnement, et, brillant comme un astre entouré de ses rayons, il gravira à chaque pas un échelon de l'échelle sans terme du Bonheur.

III

L'Humilité

Comme le jardinier cultive les fleurs de son jardin avec un intérêt et un dévouement inlassables de même le jardinier psychique cultive les vertus qui sont les fleurs du vaste jardin de l'être intégral. Qu'elles, sont belles, ces fleurs dont l'unification est si parfaite que chacune contient les qualités de toutes les autres.

Celui qui cultive l'Humilité est sage. Cette vertu est la sauvegarde d'une saine mentalité. Comme son emblème, la modeste violette, elle se vêt d'une royale robe violette, celle de la puissance, ou d'une robe blanche, celle de la pureté ; et elle s'enveloppe du vert d'une vitalité surabondante. Le plus souvent, elle ne fait connaître sa présence que par son doux parfum.

Une excellente méthode pour cultiver l'humilité est de

regarder les vertus d'autrui qui parfois rayonnent d'un centre dont la splendeur même, aveuglant tout œil indiscret, est le voile efficace. La vue de ces vertus échauffe l'atmosphère et notre plante s'y trouve bien. L'humilité est uue vertu d'une excellence suprême car elle répand dans l'âme de son possesseur un calme, une quiétude inestimables. Elle est le fondement inébranlable du bel édifice qu'est le perfectionnement de l'humanité intégrale, et même chez les formations moins évoluées — les chiens, par exemple — fleurit cette fleur si ravissante et si belle.

L'humilité se cultive par la pratique de la courtoisie et de l'obéissance. Car la courtoisie la plus délicate, la plus raffinée, est basée sur l'humilité qui donne la préséance aux autres ; et l'obéissance est la soumission de la volonté à une volonté supérieure.

Comme l'excès de bonbons et d'autres friandises est capable de déranger le corps physique qui ne pouvant plus supporter la simple et saine nourriture d'autrefois, perd sa force et sa santé, de même l'habitude de chercher les louanges qui ne sont souvent que des mots flatteurs dérange le calme de notre âme et l'affaiblit de sorte qu'elle ne peut plus supporter les sages et sains conseils de nos meilleurs amis. S'abstenir de parler de soi-même ou d'attirer sur soi l'attention d'autrui c'est, pour ainsi dire, se garder derrière un rideau protecteur qui comme la paupière, voilant l'œil, garde l'âme dans le calme et dans la paix. Alors ayant acquis cette bonne habitude, on n'écartera le rideau que lorsque la sagesse elle-même le tirera — la sagesse qui ne laissera pénétrer rien autre que du bien.

Selon une loi cosmique, l'homme étant descendu à la plus grande densité connue est monté jusqu'à sa raréfaction correspondante : de même celui qui descend dans la vallée de l'Humilité gravit les hauteurs glorieuses dont elle est pour ainsi dire le portail. Cette belle vallée, remarquable pour sa fertilité, abonde en arbres, en plantes et en fleurs charmantes. On y trouve de vastes champs de

blé et dans mille endroits la verdure de la vitalité ; on y trouve l'arbre de la connaissance, l'olivier, le chêne aux pieds desquels poussent les violettes et les muguets qui font la renommée de la vallée. On trouve aussi, enguirlandant gracieusement les arbres la vigne aux grappes rafraîchisssantes, violettes et blanches, et dans cette vallée paisible résonnent les cantiques mélodieux d'un doux contentement.

L'Humilité est comme un lit de plumes : celui qui a le courage de s'y coucher, ne trouvera aucune dureté.

La Philosophie Cosmique enseigne que pour se perfectionner, il faut se baisser et passer sous les arches de l'humilité.

Ces arches dont chacune devient plus basse que la précédente, donnent, dès leur commencement, l'entrée au Temple Protecteur du Perfectionnement, dont la construction est l'œuvre des luttes, des labeurs et des souffrances du Chef, des Chefs : et des Initiés. En y entrant, les adorateurs du divin Habitant l'unique adoration pratique duquel est le perfectionnement de soi-même peuvent se recueillir ou s'épancher en hymnes de louange, de gratitude, de joie, écouter les bons enseignements des maîtres ou se reposer d'un repos qui devient plus profond à mesure que toujours par les arches ils pénètrent de plus en plus à l'intérieur de cet abri saint et précieux où l'Homme retrouvera ou gagnera son Perfectionnement Idéal.

IV

Nombreux sont ceux qui cherchent soigneusement à fuir tout ce qui peut nuire à la santé de leur corps nervo-physique, et tâchent de se procurer l'air le plus pur, la meilleure eau, la plus saine nourriture ; mais combien peu nombreux, en comparaison, sont ceux qui cherchent à fuir tout ce qui peut nuire à la santé de leurs degrés d'être plus

raréfiés, et cherchent à se procurer tout le nécessaire pour garder cette beauté précieuse !

Et cependant la santé de notre corps nervo-physique, si précieuse qu'elle soit, ne suffit pas à notre bien-être ; et même elle dépend énormément de la santé des autres degrés. Cherchons donc à fuir toutes les sensations, émotions et pensées nuisibles à la santé de ces derniers. Par exemple, ne supportons pas la proximité d'une aura qui n'est pas sympathique, si nous pouvons l'éviter sans violer la charité. Ne nous exposons pas aux émotions malsaines des spectacles de théâtre,., etc., qui ne sont pas basés sur la beauté ou sur l'utilité qui doivent être leur fondement. Ne lisons pas, n'écoutons pas les paroles de mentalités obscurcies ou déséquilibrées, d'individus égarés dans les voies douteuses du soi disant occultisme, des raisonnements mal fondés ou d'une littérature dépravée.

Comme les eaux pures purifient extérieurement et intérieurement nos corps nervo-physiques, purifions notre mentalité extérieurement et intérieurement avec les eaux pures de la source de Vérité. Comme les fleuves, en leur cours majestueux, répandent un calme extérieur bienfaisant sur notre âme, laissons le fleuve saint de la Paix immaculée répandre son calme sur l'intérieur de notre âme.

De même que celui qui se baigne dans la mer, se fortifie physiquement, faisons face aux vagues de l'océan du labeur indiqué par la sagesse, fortifiant ainsi notre système nerveux.

Qu'elle est belle la santé ! Comme une des bonnes fées des contes de notre enfance, vêtue de sa robe verte de vitalité, son large front ceint d'un bandeau d'or, d'essence, portant au milieu l'étoile de l'espérance, elle nous montre. dans son beau miroir, les vulgaires devoirs quotidiens glorifiés et embellis vers lesquels de même que l'enfant tend sa petite main pour attraper les gais rayons du soleil, nous tendons nos mains pour saisir ces rayons solaires, qui, ceux-là, sont saisissables !

Qu'elle est belle la santé, qui est surgie (comme l'Aphrodite légendaire du royaume d'Océanus) de la source même de la vitalité !

Souhaitons la bienvenue à cette Reine majestueuse qui, précédée de ses avant-coureurs, la brise ozonée de la mer et de la montagne, les averses bienfaisantes de la pluie, les rayons doux du soleil printanier et tant d'autres choses encore, poursuit son chemin en laissant derrière elle un sillon scintillant de splendeur irisée, sous lequel se voient des scènes admirables — de densités diverses — de joie, de calme, de labeur, de plaisir, de repos et des œuvres grandioses par leur force et leur sublimité. Et ce chemin qu'elle poursuit sans s'arrêter embrasse l'univers entier.

V

Chaque fois que nous obéissons à la Lumière Divine, nous nous éloignons de l'obscurité de l'ignorance et des effluves des miasmes malsains de la fausseté aux formes laides et multiples, et nous nous trouvons dans une atmosphère plus pure, plus égayante, plus saine. Dans les voies éclairées par la Lumière Divine, les heureux fidèles trouvent des scènes de beauté, de bonheur, de joie, d'utilité où à chaque pas c'est vivre et non simplement exister ! où ne se trouve pas l'existence morne et banale du simple mondain, ni celle de l'égoïste qui à travers les déserts de sa personnalité poursuit des mirages trompeurs et ne trouve pour se nourrir que des plantes malsaines, et qui pour boire ne rencontre qu'une eau saumâtre qui ne fait qu'accroître sa soif jusqu'à ce qu'il tombe enfin épuisé, ou celle du simple étudiant, qui, de son bras affaibli, cueille quelques fruits aux plus basses branches de l'arbre de la connaissance (mais ces fruits, si sains qu'ils soient, ne le nourrissent pas suffisamment ; ils manquent du sel ou du sucre des forces motrices du devoir ou de l'Amour.

Dans cette voie de la Lumière, rien d'immonde ne peut

exister. Les Enfants de la Lumière portent des vêtements de couleurs ou blancs d'une grande pureté : à mesure que ceux qui les portent s'avancent dans leur beau chemin, au lieu de s'user ou de se souiller comme les vêtements ordinaires, ils deviennent toujours d'une pureté plus immaculée, d'une couleur plus riche et même parfois resplendissante. Chacun de ces glorieux vêtements indique la qualité prédominante de celui qui le porte : par exemple le vert est porté par celui dont le teint rose, les yeux brillants, la démarche ferme et alerte, démontrent la grande vitalité; en le regardant passer parmi les hommes on voit cette belle vitalité se répandre et ceux qui se sont trouvés en contact avec elle sont fortifiés physiquement, nerveusement, psychiquement, ou mentalement, ou même dans tous ces degrés, ils ne regardent plus l'existence d'un œil attristé, mais se mettent à l'œuvre avec un courage renouvelé pour remplir leur rôle particulier. Celui dont le beau vêtement violet indique le rang élevé et la grande puissance en se mêlant parmi les hommes répand sur ses protégés le réconfort et l'assurance, et ces protégés s'attroupent autour de ce berger précieux qui abrite son troupeau comme dans une bergerie protectrice où aucun fauve ne peut les enlever aussi longtemps qu'ils s'y tiennent fidèlement.

Une seule bonne pensée, une seule bonne parole, une seule bonne action valent mieux que de longues heures passées en rêves vagues et sans profit. Cultivons donc l'habitude de penser utilement : il n'y aurait aucune feuille, aucune fleur, aucun fruit sans l'arbre qui les produit ; de même il ne saurait y avoir aucune pensée, aucune parole, aucune œuvre d'utilité sans la saine mentalité qui les génère. Tâchons donc d'empêcher que de sombres nuages, tels que ceux des passions et de l'égoïsme, n'empêchent de parvenir à l'arbre précieux de notre mentalité les rayons bienfaisants du divin Soleil ; ainsi notre arbre, arrosé de la pure source de la vérité, s'enracinera profondément dans la voie de la Lumière, et étendra haut vers le ciel et large-

ment de tous côtés, ses branches vigoureuses chargées des pensées, feuilles riches en vitalité, des paroles pleines de beauté comme des fleurs et des fruits qui sont les œuvres bonnes et utiles pour l'humanité.

La voie de Lumière est peuplée par les enfants des vertus ; on y voit le clair regard et le maintien indomptable des fils du courage, la figure gaie et douce, calme et sérieuse, des enfants de la charité et du devoir, la beauté sculpturale de l'enfant de l'ordre, la surabondante vitalité du fils de l'énergie, et tant d'autres encore, dont l'aspect sain et pur égaye cette belle Voie dans laquelle chaque voyageur aplanit quelque rugosité ou dureté, abat quelque obstacle dressé par un ennemi ou un ignorant, et l'embellit par ses labeurs et sa présence même.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

Zaira dormait profondément. Un rayon d'une lumière qui n'était pas celle de la lune descendit vers elle, et sur ce rayon des êtres bienfaisants montèrent et descendirent. A mesure qu'elle passait de repos en repos le sillon montait et bientôt il fut comme une échelle à quatre échelons ou gradations. Auram couvrit Zaira de son manteau de la couleur de l'améthyste orientale. Alors il dit : « Que ma bien-aimée me parle : ainsi je saurai et peut-être comprendrai ».

Zaira répondit : « Un sillon lumineux s'étend de la surface de la terre aux confins de l'état physique : c'est-à-dire au degré mental de l'état physique qui borde le degré physique de l'état nerveux. C'est pourquoi il a quatre gradations. Là où se trouve ma sentientation se trouve ta puissance : là où se trouve ta puissance se trouve aussi ma sentientation ».

— « Savez-vous la signification de ce que vous voyez ? »

— « Pour toutes choses il y a temps et saisons. Plus l'œuvre est grande, plus est importante la connaissance des temps et des saisons. A présent c'est le moment où tu peux le mieux entrer dans les quatre royaumes représentés par les quatre gradations, lutter contre les quatre puissances qui y sont hostiles à la terre et à l'homme et les vaincre. C'est pour cette raison que la dernière formation d'Hebra a pris le nom de l'indicible et cherche à te dominer. L'être qui retira la vie de son formateur, puis te chassa de la maison de ton père, ne se souvenant pas que partout où tu es je suis aussi, je suppose que c'est une intelligence libre troublée par un excès d'activité. Je sentiente aussi qu'avec lui, au moins en partie, est la vo-

lonté de Misraim influencé par Nephor qui nous en veut à cause de ma préférence pour toi ».

Alors voyant que le visage d'Auram était plein de douleur elle dit : « Tu m'as fait reposer de sorte que je suis rafraîchie et réconfortée ; en moi est ta force à cause de ton surombrement. Repose-toi donc avec la baguette dans ta main droite et je veillerai jusqu'à ce que paraisse le jour ».

Auram dont les yeux et le cœur étaient alourdis écouta le conseil de Zaira et entrant dans la tente de celle-ci il se reposa avec la baguette dans sa main droite.

Un certain temps après, Auram se leva sans s'éveiller et sortit de la tente. Il s'étendit au milieu d'une plantation de mimosas. Les arbustes qui poussent rapidement, avaient été plantés par ses soins, avec le consentement des habitants qui lui avaient fait bon accueil et auxquels sa présence fut précieuse par suite du grand bien qu'il leur fit. Zaira le suivit. Tandis qu'Auram reposait sous le vert et l'or des Mimosas, l'endroit où il reposait, s'aurisa de vert et d'or, et l'aura traça comme un sillon lumineux entre l'endroit où il reposait et un nuage d'or et d'argent entouré d'une aurà de teinte émeraude qui scintillait. Alors deux à deux des êtres descendirent du nuage d'or et d'argent et entourèrent Auram comme il reposait, de sorte que quatre et puis douze, trente-six et puis cent quarante-quatre, en tout cent quatre-vingt-seize, l'entourèrent en ordre hiérarchique et lorsqu'ils furent entrés en rapport avec Auram par la réception et la responsion, les yeux de Zaira rirent de joie.

A l'aube du jour Auram se leva rafraîchi et fortifié si efficacement qu'il dit :

— C'est comme s'il y avait en moi la force et la puissance d'un millier ».

Zaira répondit : « Avec toi il y a la force et la puissance

de dizaines de milliers, vu que le sillon céleste est en rapport avec toi. »

Auram répliqua : « Je sens la véracité de tes paroles, mais je ne vois rien; dis-moi,entends-tu quelque chose? »

Zaira répondit : « J'entends la voix de quelqu'un que je ne vois pas, et qui t'appelle par ton nom. Je devine que c'est la voix d'un être qui est saint ».

Auram dit à Zaira : « Il y a ceux qui sont saints parce qu'ils n'ont pas connu l'épreuve, étant toujours protégés par le surombrement protecteur, et il y a ceux qui ont passé par des feux ardents et par des eaux profondes, ceux qui sont purifiés et dont l'aura est rendue blanche par les épreuves. Sais-tu auxquels de ceux-là appartient celui qui m'appelle par mon nom? »

Zaira répondit : « Celui qui t'appelle par ton nom est saint de la sainteté de la force. « Lorsque Auram entendit ceci il fut bien aise et il dit à Zaira : « Ecoute donc et dis-moi chaque mot de ce qui est dit. »

Après un temps de silence pendant lequel Zaira parut écouter attentivement, elle dit à Auram : « Ainsi parle la voix de Celui que je ne vois pas.

— « L'être d'Hebra de la semence de qui tu es,est divisé mais non dissous ou éparpillé ; de sorte que dans les quatre densités des degrés nerveux de l'état physique il lutte, étant assailli de tous côtés. Et dans chacune des quatre densités ceux qui aident Hebra sont conduits par un être puissant ».

Auram dit à Zaira : « Dis en mon nom que je voudrais bien apprendre les noms de ces quatre rois ».

Zaira reprit : « C'est ainsi que répond la voix de l'Invisible : « Le nom du premier est Am Raphael ; du deuxième Arioch ; du troisième Chedor al orner : du quatrième Tobal. Quant à ceux contre lesquels ces quatre luttent, ce sont Barchab,Bara-Shinsab,Shen Aber, Zeboim.

Auram, lorsqu'il entendit le nom de Zeboim, couvrit son

visage de ses mains et se lamenta en disant : « Hélas ! mon père ! Sûrement tu es parmi les constructeurs ».

Alors quand Zaira fut entrée dans sa tente Auram fit venir le plus évolué de ceux qu'il avait évolués lui-même, dont le nom était Al Azar, et lorsqu'ils furent entrés dans la partie centrale de la tente d'Auram, celui-ci dit : « Je sais avec certitude qu'il y a quatre des nôtres qui, étant séparés du degré nervo-physique de leur être, sont assaillis dans les quatre sous-degrés nerveux par quatre gouverneurs qui sont puissants. Celui qui est assailli dans le degré mental nerveux est celui dont le nom signifie « Qui tire l'eau pure d'une pure source » et il est assailli par l'être qui assume le nom et les caractéristiques du guérisseur de Dieu et qui s'appelle le Vrai guérisseur. Bara est assailli par celui qui s'appelle l'Invincible. Celui qui est connu parmi nous comme étant du puissant nom est assailli par l'adversaire qui s'appelle « la bonté de Dieu ». Et hélas ! celui des constructeurs, mon père lui-même, est assailli par l'être qui se déclare être « celui qui ne fait aucune attaque sur les faibles ». Pendant douze révolutions solaires ils ont subi l'assaut passivement, mais maintenant il faut nécessairement qu'ils résistent ou qu'ils encourent le risque de perdre leur individualité ».

Le chef le plus évolué des Initiés d'Auram dit : « Je m'aperçois que cette matière est grave, et il nous faut un homme qui luttera en passivité pendant que nous lutterons en activité, car il est connu de nous tous que cette œuvre dans les degrés nerveux ne peut pas être entreprise par aucune réceptrice et formatrice sans danger ».

Auram répondit : « Déjà j'ai trouvé un tel homme. C'est le lutteur à petite stature ».

Alors Al Azar sortit de la présence d'Auram et il prépara les trois cents plus parfaits parmi ceux dont la force était dans leur activité, et deux fois neuf de ceux dont la force était dans leur passivité et leur calme. Quand ceux dont la force était dans leur activité et les deux fois neuf (la duelle

clôture) dont la force était en leur passivité furent mis en ordre, Auram s'extériorisa de son corps nervo-physique et les trois cents et les dix-huit s'extériorisèrent avec lui et ils l'accompagnèrent à la région du sous-degré physique, du degré nerveux. Là Auram fit la rencontre d'un être à beau visage et d'un maintien affable qui le salua en ces termes : « Ne craignez pas, car vous êtes faible et je n'attaque jamais les faibles ».

Auram ne répondit pas mais il lutta contre son grand adversaire et tous ceux qui étaient avec lui concentrèrent leurs forces sur lui de sorte qu'il prévalut contre son ennemi et put sauver et soutenir dans son aura non seulement Hebra son père mais plusieurs autres qui étaient aussi de l'ordre des constructeurs. Lorsqu'Auram eut ainsi prévalu, lui et ceux qui étaient avec lui s'extériorisèrent pour la deuxième fois, en laissant leurs enveloppements aux soins de certains hommes chez qui se trouvait la capacité de les garder, et là ils arrachèrent de l'adversaire qui assumait le nom de la « bonté de Dieu » non seulement Bara mais plusieurs autres de l'ordre de l'utilisation de la vie dans l'être individuel.

Après ceci Auram et ceux qui étaient avec lui s'extériorisèrent pour la troisième fois et entrèrent dans la raréfaction qui était sous la domination de « l'Invincible » et là Auram sauva et restitua Shen Aber et plusieurs autres qui enduraient avec lui pour la réhabilitation dans l'être intégral à la similitude de leur formateur ou origine ; car ils étaient désignés pour cette grande œuvre. Mais lorsqu'Auram voulut entrer dans la région qui était gouvernée par Am Raphael celui-ci vint à sa rencontre sur les confins du domaine qu'il avait usurpé et dit : « Parce que je suis le vrai guérisseur de Dieu je suis venu car je prévois que si vous entrez seul dans mon royaume vous aurez besoin de guérison. »

Alors Auram s'aperçut que ni les trois perfections des perfections ni les deux fois neuf n'étaient avec lui et il

comprit qu'ils n'avaient pas pu le suivre. Tout en conservant le calme extérieur, il fut troublé, car il sentait que les paroles de son adversaire étaient vraies ! Comme il restait immobile en se demandant ce qui allait lui arriver il entendit à sa gauche un rire doux et musical et voici que Zaira était là. Ne sachant s'il devrait être triste ou se réjouir il lui dit en mentalité : « Pourquoi venez-vous ici sachant qne c'est dangereux pour une réceptrice et formatrice telle que vous d'entrer dans le degré nerveux ?

Zaira répondit : « Tandis que je me reposais dans ma tente en veillant je vis qu'aucun de tes évolués ne pouvait te suivre ici : par conséquent je suis venue. »

Auram dit : « Aucun mal ou perte ne t'est-il arrivé ? Quels sont ceux qui gardent les corps d'où tu t'es extériorisée ?

Zaira répondit : Je me suis extériorisée dans la mentalité seulement. Quant aux êtres psychique et nerveux ils demeurent dans la plus sûre de toutes les forteresses : le corps nervo-physique. »

Alors Auram fut bien aise, et dit joyeusement — « Ici je sais que ma bien aimée sera en sûreté et qu'avec elle je prévaudrai puisque son intelligence excède tout ce que je connais comme la lumière de Sirius excède celle du soleil qui illumine l'atmosphère de la terre. »

Ainsi ensemble ils entrèrent dans la région qui était occupée par Am Raphael et prévalurent contre lui et sauvèrent et restituèrent non seulement Barchab de l'ordre des tireurs d'eau pure d'une source pure, mais plusieurs autres du même ordre aussi. Alors ayant accompli l'œuvre qu'il avait prescrite il s'en retourna en ramenant Zaira et son père Hebra et tous ceux qu'il avait sauvés et restaurés, en les enveloppant dans son aura de puissance protectrice. Il amera ceux qu'il avait sauvés et restaurés à l'intégrité de leur individualité nerveuse dans un certain endroit très fécond dont les habitants étaient paisibles et de bonne volonté envers lui, et là, ceux qu'il avait sauvés et restaurés

furent classifiés. Or, leur classification fut effectuée ainsi que suit. Sur la parole d'Auram, Al Azar qui était sa main droite fit prendre aux trois cents évolués et nommés par Auram leurs places dans l'ordre suivant : D'abord en un carré de trente-six, c'est-à-dire ayant neuf hommes à chacun des quatre côtés du carré, puis autour d'eux un carré extérieur de quarante-huit hommes, c'est-à-dire douze de chaque côté. Autour de ce deuxième carré se trouvait un troisième carré de soixante c'est-à-dire ayant quinze hommes à chacun des quatre côtés : autour des quatre fois quinze se trouvait un carré de soixante-douze hommes ayant dix-huit à chacun de ses côtés et le dixième carré le plus extérieur était formé par quatre vingt-quatre hommes, soit vingt et un hommes de chaque côté.

Avec grand soin Al Azar forma ces six carrés selon la force et pureté des auras de tousces hommes. Alors Auram reposa au centre du carré des trente-six et ceux qu'il avait sauvés furent assemblés autour du carré des quatre-vingt-quatre hommes, à un jet de pierre de ce carré. Alors Auram parla en ces termes — : « Que ceux qui le veulent viennent vers moi. »

Et les sauvés vinrent vers lui, et ils furent classifiés selon leur pouvoir d'entrer dans les auras des six carrés. Auram se leva et monta sur l'Horeb en les laissant à la garde d'Al Azar et des trois cents. Lorsqu'il fut au sommet de la montagne il appela les dix-huit dont la force était dans l'activité de la passivité et il appela un nombre égal d'hommes venant de la cité des palmiers à travers laquelle coule le fleuve sacré dont les eaux sont purificatrices. Alors ensemble ils préparèrent des corp nservo-physiques pour ceux qui reposaient dans la plaine. Pendant les quarante jours et quarante nuits qu'Auram et ceux qui étaient avec lui passèrent à préparer les corps, une brume violette enveloppa la montagne ; et de cette brume sortaient des roulements de tonnerre, des éclairs et des voix semblables au rugissement de lions, et au grondemeet des grandes

chutes d'eau ; de sorte que personne ne s'approcha de la montagne.

Lorsque cette grande œuvre fut accomplie les restitués descendirent dans la plaine, et Al Azar pourvoya poux eux selon leurs nécessités, puis les laissa libres de s'en aller où ils voulaient.

Quand les dix-huit évolués par Auram descendirent, il leur offrit le repos, le rafraîchissement et tous les soins nécessaires. Et les dix-huit qui étaient venus de la cité des palmiers retournèrent par la voie du fleuve, satisfaits et joyeux aussi,mais des choses merveilleuses accomplies par Auram ils ne dirent pas un mot, car il leur avait fait cette recommandation : ne dire à personne ce que vous avez aidé à accomplir.

Or, pendant les quarante jours et quarante nuits qu'Auram passa sur le sommet de la montagne, Zaira reposa dans une caverne souterraine de l'Horeb. En sommeil elle voit toute l'œuvre merveilleuse d'Auram et de ceux qui étaient avec lui, et elle était bien aise à cause de la restitution d'Hebra son père et de tous ceux qui furent sauvés et restaurés aussi. Personne sauf Auram ne savait qu'elle dormait dans les profondeurs de la caverne s'étendant loin sous la montagne ; car Auram l'avait fait enlever de sa tente dans une arche de cèdre, en disant aux porteurs de porter l'arche avec un soin extrême à cause de ce qu'elle contenait qui était sacré et fragile, et d'une valeur si grande qu'il ne voulait pas laisser une chose si précieuse derrière lui. En outre il fit circuler le bruit que Zaira était allée à la maison Hebra, la demeure de son enfance où sa mêre résidait encore. Ainsi personne ne soupçonna ce qui était contenu dans l'arche sauf Sintra, et bien que celle-ci le devinât elle n'en avait aucune preuve certaine.

A la nuit après que tous ceux qui étaient avec Auram furent rentrés chez eux ou à l'endroit qui leur était désigné, c'est-à-dire le quarante et unième jour après qu'Auram fût monté au sommet de la montagne, les porteurs

de l'arche qui étaient des hommes de choix se dirigèrent vers Auram en portant l'arche ainsi qu'il le leur avait ordonné, puis Auram les précéda afin d'auriser le chemin. Comme ils descendaient la montagne à l'aube du jour, Auram entendit mentalement la voix de Zaira, et parla alors aux porteurs — : « Détournez-vous dans le bois qui est à votre gauche, déposez l'arche et retirez-vous dans le bois à un jet de pierre. car je suis fatigué. »

Ils firent ainsi ; et Auram allait ôter le couvercle de l'arche dont les côtés étaient d'un fin ouvrage treillagé ; mais Zara lui dit : « N'ôte pas le couvercle de l'arche, mais monte un peu, sous le couvert des arbres, vers le sommet de la montagne car voici que quelqu'un vient à ta rencontre. »

Et comme Auram s'étonnait, disant — : « Quel peut être celui qui vient du sommet de la montagne, puisque nous avons été les derniers à le quitter ? »

Zaira répliqua — : Une émanation de « Celui dont la balance de l'activité et de la passivité forme le nom indicible,s'est revêtue de la substance terrestre la plus raréfiée et la plus radiante ; elle a pris la forme et nature de l'homme. C'est Elle qui descend la montagne. »

Alors Auram alla vers le sommet de la montagne à l'abri des arbres, et il n'avait fait que peu de chemin lorsqu'il rencontra un être à visage douloureux mais d'une extrême majesté. Auram s'inclinait devant l'homme et le salua — : « Tu es le roi de la justice et ton royaume est celui de la paix. »

L'homme répondit — : « Béni soit Auram au nom de celui qui est le plus Haut dans sa conception, et au nom de ceux qui ont aidé Auram à vaincre ses ennemis dans les raréfactions nerveuses où il est entré et où il a prévalu. »

Alors Auram sentientant que les paroles dites par Zaira au sujet de cet homme étaient vraies, lui

offrit tout ce qu'il était et tout ce qu'il avait de plus parfait, et lorsqu'il eut terminé son offrande, le Roi de justice qui le bénit dit — : « Tu n'as pas offert une des perfections. »

Auram demanda — : « Qu'ai je gardé ? »

Il répondit — : « Ton onzième sens, celui de la prédilection. »

— : « J'ignorais qu'il y avait un tel sens, répliqua Auram. »

Et au moment même où il parlait ainsi, il sentit qu'un nouveau sens, jusqu'alors endormi, germait en lui, et il vit dans l'avenir des choses tellement grandes et merveilleuses que la force lui manqua. Alors il s'aperçut qu'il y avait dans les mains de celui qui l'avait béni, un pain de pure farine de froment et un calice de vin. Lorsque le Roi de justice l'eut béni et eut rompu le pain il en donna à Auram, et lorsqu'Auram eut goûté du vin contenu dans le calice il fut rafraîchi et fortifié, et il aurait voulu monter avec Celui qui lui avait donné du pain et du vin, mai il ne le vit plus.

Alors il s'aperçut que près de l'endroit où il se tenait debout, il y avait une pierre carrée grande et blanche. Il pensa : « Que ne puis-je dresser cette pierre en souvenir de l'attirance faite entre Celui à qui je fis l'offrande et qui me donna du pain et du vin, et moi et mes descendants à jamais. »

Il mit ses mains sur la grande pierre et voici qu'elle était aussi légère que si elle avait été en bois léger, et il la transporta à l'endroit où il voulait, et la dressa fermement. Lorsqu'il eut fait ainsi il revint vers l'arche où Zaira reposait, et il vit au-dessus de l'arche deux êtres dont les ailes étaient étendues sur le couvercle de l'arche ; mais à son approche il ne les voyait plus.

Alors il dit — : « Assurément Adonai était avec moi au moment de mon conflit et sur la montagne aussi, et je ne le savais pas. » Alors il appela les porteurs de l'arche qui

prirent les bâtons qui étaient dans les anneaux de chaque côté ; et il les précéda jusqu'à ce qu'ils eurent déposé l'arche dans la tente d'Auram d'où ils l'avaient emportée.



Or, l'être de Bara était grandement évolué, de sorte qu'il était considéré par tous ceux qui le connaissaient comme un homme de haute utilité. Bara rencontra Auram après que ce dernier eut reçu la bénédiction de Celui qui vint vers lui quand il retournait dans l'intégralité de son être, après sa victoire dans le degré nerveux de l'état physique. Lorsque Bara eut joyeusement salué Auram il dit — : « Préservez ma vie, préservez la vie des miens.... et prenez tout ce qui me reste de plus. »

Auram répliqua — : « J'ai juré par ma puissance que je ne prendrai de toi aucune chose depuis un fil de ton couvre-chef jusqu'à une courroie de tes sandales de peur que des hommes ne puissent dire — : « Auram a été enrichi non par Celui qui a fait une alliance avec lui mais par Bara. « Si Bara veut donner quelque chose qu'il le donne alors aux jeunes hommes du pays qui ont été bons pour moi et pour les miens et spécialement aux trois qui par leur douceur, leur abnégation et leur force ont obtenu le droit à une double portion. Néanmoins, bien que je ne veuille rien prendre de toi nous serons assurément avec toi dans ton œuvre pour les tiens. »



Après qu'Auram eut reçu la bénédiction, l'Etre qui usurpait l'identité de l'Indicible chercha maintes fois à établir un rapport avec lui, afin de pouvoir le dominer par force ou par la subtibilité ; mais cela lui fut impossible, quoique la mère du fils et héritier d'Auram et ceux de Misraim qui l'avaient envoyée aidèrent cet être de leur mieux. Mais ce fut en vain car la sagesse et la force du roi de justice étaient avec Auram. En outre chaque fois que

l'Etre se manifestait sous la forme ou les caractéristiques de Celui au nom indicible, Zaira tombait sur sa face et riait, et son rire blessait l'orgueil du Prétendu : Elle veillait continuellement pour qu'Auram ne fût nullement troublé comme il l'avait été autrefois.

Or, le fils d'Auram et de Sintra était très intelligent, très courageux, et d'une noble stature ainsi que d'une riche beauté brune.

Il était cher aux jeunes hommes de la maison de son père, et aux habitants de toute la contrée où ils demeuraient : car s'ils étaient attaqués par des ennemis il était là pour les défendre et si leurs troupeaux étaient menacés par les loups, il ne leur permettait pas de s'approcher d'eux.

En outre il était d'une disposition joyeuse et son visage reflétait le contentement, et une heureuse expectative. Lorsqu'il eut douze ans Zaira lui dit : Auram ton père t'aime bien, demeure avec lui dans les tentes et laisse ceux qui sont moins précieux que toi lutter contre les spoliateurs des troupeaux, car tu es l'heritier et à toi appartient un autre genre de lutte. »

Il lui obéit pendant quelque temps mais bientôt il s'absenta et alla çà et là pour lutter contre les êtres sauvages qui troublaient ceux qui cherchaient son aide ; alors Auram fut inquiet et dit — : « Si mon fils tombait dans un des combats qu'il recherche, mon héritier serait Al Azar qui est né dans ma maison et qui est un lutteur psychique de grande valeur, mais mon sang ne coule pas dans ses veines. Ainsi Zaira répéta au jeune homme les paroles d'Auram en ajoutant — : « Veille à ne pas faire du chagrin à ton père car il a connu bien des douleurs. »

Alors il resta dans les tentes pendant un certain temps mais peu après il se lassa et s'absenta comme auparavant. Lorsqu'il revint rougi du triomphe et accompagné par tous les jeunes hommes du pays dont il avait sauvé les troupeaux tout le monde se réjouit avec lui, mais lorsque la joie de la victoire fut passée Zaira dit — : « Parce que

vous êtes considéré comme mon propre fils, écoutez-moi. Ne sortez plus en ce moment des tentes pour aucune raison de peur que ceux qui cherchent votre lumière aurique ét ne peuvent pas la trouver ne la cherchent chez un autre de la race d'Hebra qui serait élu à votre place. »

Et encore il écouta son conseil et pendant trois lunes il ne sortit pas des tentes. Au commencement du décroissement de la quatrième lune certains jeunes hommes vinrentau milieu de la nuit et l'appelèrent par son nom. Alors il quitta sa tente par la sortie de derrière et s'entretint avec eux ; et quand il apprit que les troupeaux étaient dessinés par un adversaire qu'aucun homme ne pouvait vaincre, il les accompagna vers une partie lointaine du pays au sud. Or, quand Auram apprit son départ il eut beaucoup de chagrin et ne prit pas le repos de midi selon son habitude, mais s'assit à la porte de sa tente sous l'ombre d'une grande vigne. Comme il s'assit sous la vigne le trouble s'enfuit de lui, cédant la place à une paix profonde telle qu'il n'en avait jamais connne. Et il se dit intérieurement — : « Assurément Celui au nom indicible est dans cet endroit quoique mes yeux soient troublés de sorte que je ne le vois pas ; et c'est Lui dont je sens la présence comme un repos ineffable. Dans une paix profonde qui n'était pas le sommeil mais plutôt l'approfondissement de la contemplation, Auram se leva et et tournant son visage vers l'est il vit trois hommes s'approcher de lui à travers la plaine où il avait dressé ses tentes. Cette plaine appartenait aux jeunes hommes qui avaient reçu une double portion après la victoire sur les quatre rois, et chez qui était la force.

Lestrois hommesformaient commeun triangle. L'un d'eux marchant en avant et lesdeux autres le suivant un de chaque côté. Quand Auram vit que la lumière aurique du premier était comme la pure rosée du matin sur laquelle brille le soleil, il se leva rapidement et courut à sa rencontre. Alors s'inclinant jusqu'à terre,il dit — : « Adonaï si

ton serviteur a trouvé faveur à tes yeux je te prie ne sors pas de sa vue. »

Alors s'adressant aux deux qui suivaient il ajouta — : « Qu'un peu d'eau vous soit apportée pour que vous puissiez laver vos pieds, et ensuite vous vous reposerez sous l'arbre qui est à la porte de la tente et mangerez du pain avec moi avant que vous continuiez votre route. »

Ils répondirent — : « C'est pourquoi nous sommes venus. »

Or, comme Al Azar versait l'eau sur les pieds de ces deux il entendit une voix qui disait — : « Que le degré physique de tous ceux de bonne volonté soit purifié. »

Et quand ils s'étendirent pour se reposer sous la vigne, il entendit une voix disant — : « Que votre aura de vitalité soit un surombrement pour ceux qui sont trop faibles ou trop fiévreux pour pouvoir se reposer. »

Pendant que les deux reposaient sous la vigne à l'entrée de la tente, Auram alla à la tente de Zaira en portant dans ses mains, une mesure de fine farine de froment. Dès qu'elle vint à sa rencontre, il prit une mesure plus petite et mit devant elle sur les assiettes de bois blanc, la quatrième partie de la farine en disant — : » Pétrissez-la et faites-en un gâteau fin et rond. »

Et lorsqu'elle eut fait ainsi il mesura une deuxième quantité de farine en disant les mêmes paroles et il le fit encore et puis encore une fois jusqu'à ce que quatre gâteaux fussent pétris. Alors il ajouta — : « Cuis-les sur l'âtre et veille à ce qu'aucunes mains sauf les tiennes ne les touchent. »

Alors il sortit et elle ferma bien la porte d'entrée de la tente.

Dès que les quatre gâteaux furent cuits sur l'âtre, Auram les prit et les mit devant ceux dont Al Azar avait lavé les pieds. Ensuite, Auram prit une outre vide, la tint un moment dans ses mains, puis dit à Al Azar : Assurément mon fils est de retour.

Mais Al Azar ne répondit pas, et Auram sut qu'il était encore absent. Alors Al Azar, sur l'ordre d'Auram, tint un bol sous une grande grappe de raisin encore vert ; les raisins mûrirent et le jus du fruit coula et remplit le bol. Auram allait rompre le premier pain petit et rond, et verser le jus rouge des raisins, mais une main invisible prit le pain et versa le jus de raisin. Et Auram vit qu'un des quatre gâteaux et la quatrième partie du jus de raisin avaient disparu. Alors Al Azar, sur une parole d'Auram, leur apporta du lait, du beurre et toutes sortes de fruits de la saison. Ils mangèrent et burent ensemble joyeusement sous l'ombre de la grande vigne ; et lorsque le soleil fut couché ils entrèrent dans les tentes qui leur avaient été préparées, se couchèrent et s'endormirent.

Mais Auram resta sous la vigne devant la tente. Le soleil s'enfonçait dans un rayonnement cramoisi, et lorsque la clarté pâlit, la première étoile apparut dans le lit. Or Auram était assis sur le gazon, sous la grande vigne dans l'endroit où Al Azar et les deux hôtes avaient mangé les trois petits pains ronds que Zaira avait faits et bu les trois quarts du jus de raisin. Tandis qu'il méditait, voici que quelque chose touchait ses mains entrelacées et il aperçut un gâteau de pain semblable à celui qui avait disparu. Il le prit et le mangea ; alors il vit devant lui un petit calice de pur cristal qui était plein du jus du raisin. Il lui parut que le pied du calice ne reposait sur rien. Alors il pensa que la coupe était tenue par une main invisible.

En regardant le calice il vit que son contenu diminuait d'environ un quart, comme si quelque être en buvait. Puis le calice et le reste de son contenu touchèrent ses lèvres et il but tout ce qui restait c'est-à-dire trois parties du jus de raisin. Lorsqu'il eut bu, il passa de méditation en contemplation et de contemplation en repos plus profond. Alors il entendit une voix disant — : « Où est ton fils ?

Mais Auram resta silencieux, car il ignorait où était son

fils et il pensait : « Peut-être maintenant encore il reviendra ».

La voix ajouta : « Comment se fait-il que l'héritier n'a pas la connaissance des temps et des saisons ? ».

Et Auram répondit : « Il n'est qu'un très jeune homme et il est formé pour l'activité plutôt que pour l'étude ».

La voix reprit : « Il aurait pu suivre le conseil des sages. Maintenant Zaira concevra et enfantera un fils.

Si grande que fût l'allégresse d'Auram qui avait tant désiré avoir un héritier de la pure race d'Hébra, il aimait son fils tendrement,et par conséquent il plaida avec l'être qui était invisible et lui dit : « Si mon fils pouvait être l'héritier des promesses ! »

L'être répondit : « Assurément il sera puissant, et sa descendance sera puissante aussi. Mais c'est l'enfant de de Zaira de ta propre race pour qui est réservée la principale bénédiction. »

Alors Auram n'entendit plus la voix, mais un grand repos s'empara de lui comme au temps où il avait rencontré Celui qui lui donna du pain et du vin, et fit une alliance avec lui. Il se sentit soulevé un petit peu du sol et perméé par une force qui le remplit d'extase ; alors il fut transfiguré,son visage fut excessivement beau et sa lumière aurique devint semblable à la neige fraîchement tombée, irradiée par la claire lumière du soleil. Puis il fut porté comme sur de fortes ailes à la tente où Zaira reposait et quand il entra elle ne sut pas que c'était Auram, mais pensa qu'elle voyait quelqu'un dans une vision. Mais lorsqu'il l'appela par son nom, elle reconnut la voix d'Auram et elle s'étonna en disant : « Quoique vous êtes véritablement homme vous êtes comme un Dieu devant moi. »

Sept mois après Zaira donna naissance à un fils et elle dit : « Il ne sera pas appelé Hebra ou Auram, mais Eza ; car c'est lui qui conduira les évolués.

Auram demanda : « Comment Eza accomplira-t-il cela ? ».

Zaira répondit : « Par l'intellectualisation de la vie et par la spiritualisation de l'Intelligence il les conduira.

Auram demanda encore : « Comment le savez-vous ? »

Et Zaira répondit : « Lorsque mon fils fut conçu, n'avez-vous pas dit : Il sera appelé Eza, car par l'intellectualisation de la vie et par la spiritualisation de l'intelligence il conduira les évolués ».

Auram reprit : « Si j'ai parlé ainsi je ne m'en souviens pas. »

Or la mère d'Aish Ma Al fut profondément vexée par la naissance du fils de Zaira, et elle prit conseil auprès des mages de Misraim pour savoir comment amoindrir la puissance d'Eza ; car elle avait auprès d'elle certains mages qui inaperçus se mêlaient aux serviteurs d'Auram.

Ainsi ils se concertèrent et l'un deux dit : « Ce n'est pas seulement pendant le temps de la gestation, mais pendant le temps de l'allaitement que la mère procède à la construction de l'enfant. Nous préparerons donc une décoction de certaines herbes. Cette décoction sera mélangée à la boisson prise par Zaira et fera tarir son lait; alors nous enverrons une jeune femme de notre race pour nourrir l'enfant. De la sorte, tout en étant de la race d'Hebra par le sang, il sera par le lait allié à Misraïm. »

Ils firent donc comme ils avaient projeté, mais quand le breuvage fut apporté à Zaira elle dit : « Je m'aperçois qu'il y a quelque chose de jaunâtre dans la coupe. Jetez son contenu, et désormais apportez-moi seulement, après l'avoir trait de vos propres mains, le lait des chèvres blanches qui mangent librement des lentilles. Chargez-vous de cette responsabilité. »

Et les deux suivantes répondirent : Assurément. Ainsi Zaira allaita son fils et tout alla bien à son égard.

En ce temps-là, certains des Mages de Misraïm vinrent secrètement, aux tentes d'Auram, et ils conversèrent avec

Aish Ma Al en cherchant à l'instruire dans les arts occultes. Mais tout en ignorant quels étaient ceux qui cherchaient ainsi, de même qu'il avait répondu aux évolués de Hebra, de même répondit-il à ceux de Misraïm en disant : « Je suis de la terre et ces mystères m'ennuient. ».

Néanmoins Zaira qui veillait jalousement sur Eza fut inquiète, craignant qu'un malheur ne lui arrivât. Et elle désira de plus en plus ardemment. qu'Aish Ma Al et sa mère quittent les tentes d'Auram. Une seule fois elle dit sa pensée à Auram, car il répondit : « Aish Ma Al est mon premier né, et bien qu'Eza soit l'enfant des promesses, élu par Celui qui me bénit, à mes yeux mes deux fils sont mes cohéritiers » .

Deux ans après la naissance d'Eza, il fut sevré, et une grande fête fut donnée à l'occasion du sevrage. Trois grands Mages de Misraïm, accompagnés d'une nombreuse suite, vinrent apporter des offrandres d'or, assimilable, de rares parfums, et de nard bienfaisant. Zaira vit les hommes de Misraïm s'assembler en ordre hiérarchique autour d'Aish Ma All et lui présenter leurs dons les plus précieux. Elle sentit alors quelle était leur puissance et eut grand peur que du mal n'advint à Eza ; car elle vit que la force de ces hommes convergeait vers Aish Ma Al par l'intermédiaire de sa mère de la race royale de Misraïm.

Aussitôt donc que la journée de la grande fête fut terminée, elle dit à Auram avec passion ; « Chassez le fils de l'esclave, car il ne sera pas héritier avec le fils de la femme libre. » Auram répliqua : « Vous savez que mon premier né n'est pas le fils d'une esclave, mais d'une femme de la royale race de Misraïm. » Il essaya d'apaiser l'agitation de Zaira, mais elle ne voulait pas être calmée parce qu'elle craignait pour Eza ; Et elle dit : « Si Aish Ma Al et sa mère l'Egyptienne demeurent dans les tentes, j'emmènerai mon fils à la maison d'Hebra d'où je suis partie pour le suivre, et personne ne pourra m'en empêcher, car il est mon fils ».

Auram répondit : « Il est le mien aussi bien que le tien ; et puisqu'il est sevré, sa place est assurément avec moi par devoir de même que par amour. » Alors Zaira se leva dans toute la majesté et la grâce de sa beauté invariable. et serrant Eza contre sa poitrine elle dit : « Il est mon enfant et le tien, mais il est aussi l'élu d'Adonai qui certainement le protégera si je ne trouve pas d'aide chez l'homme. »

Alors Auram sortit de la tente, et marcha à pas lents, ça et là dans la nuit sans lune, sous la clarté des étoiles. Comme il marchait ainsi, le rideau fut levé et Aish Ma Al en sortit, conduisant par la main une femme voilée qu'Auram reconnut pour être Sintra, malgré le voile épais. Comme ils s'approchaient, Sintra retira sa main de celle d'Aish Ma Al et après avoir touché Auram, elle étendit ses mains vers lui. Il prit la main droite de Sintra dans sa main gauche et la main gauche de Sintra dans sa main droite, et il sentit qu'elle était semblable à celle qui marche en sommeil. Elle dit comme parlant dans un rêve : « Qu'Auram le fils d'Hebra déclare maintenant sa volonté à l'égard de mon fils et de moi ». Mais Auram ne put pas parler car son cœur était très lourd de douleur.

Alors elle reprit : Il y a plusieurs tristes divisions, mais la plus triste de toutes est celle d'une maison contre elle-même ; car une maison ainsi divisée est secouée comme d'un tremblement de terre de base à son sommet. Choisissez donc entre moi et le mien, et Zaira et le sien. ».

Il répondit : « Assurément Eza est l'enfant de la promesse et là où il est sera celle qui l'enfanta et l'allaita. En outre Zaira est de ma propre race et famille. Enfin Eza est non seulement de l'homme, mais de Dieu »

Sintra répliqua : « Je le sais. Je sais aussi que ceux qui sont pour Eza sont plus grands que ceux qui sont pour Aish Ma Al. Par conséquent nous partirons d'ici pour que ta maison soit une maison de paix et de concorde.

Alors Auram se détourna et pleura car il aimait Ash Ma Al d'un grand amour.

Or depuis la conception d'Eza un changement s'était effectué chez la fille des Pharaons parce que l'intuition que tout changerait à son égard et à celui de son fils lui fit apprécier pleinement ce qu'elle avait auparavant regardé comme un droit naturel ; pour la première fois donc elle s'y attacha, médita sur la douceur et la force, la charité et la justice, la bonté et la patience d'Auram et à son sujet elle porta intérieurement ce témoignage : Il n'y a pas un homme qui lui soit comparable dans Misraim. Ainsi elle l'aimait profondément.

Auram s'émerveillait du changement ne considérant pas que l'amour est le transformateur omnipotent et de façon indéfinie il pensa : « Zaira est ma camarade, une avec moi en tout ce que j'ai ; mais Sintra, quoiqu'elle soit la la mère d'Aish Ma Al, est pour moi comme une fille tendre et obéissante. »

La nuit qui suivit celle où Sintra avait parlé à Auram au sujet de son départ des tentes, Auram à l'aide d'Al Azar prépara une belle compagnie des principaux hommes de sa maison et de dons très coûteux, afin qu'ils précédassent Sintra à Misraim. De la sorte tous les hommes d'Hebra et de Misraim sauraient que Sintra et son fils quittaient les tentes comblés d'honneurs.

De bon matin à l'aube, Auram se rendit à l'entrée de la tente de Sintra, elle en sortit alors avec sa main gauche dans la main droite de son fils en portant sur son épaule gauche une petite cruche de cristal.

Auram lui demanda : « Dites-moi ce que je dois faire, puisque j'ai déjà béni le fils qui est le vôtre et le mien ? »

Pour toute réponse elle toucha la cruche de cristal sur son épaule. Alors Auram partit et revint portant dans sa main droite une coupe de l'eau d'un puits qui était appelé « Le Puits Saint » et il versa l'eau dans la cruche sur l'épaule gauche de Sintra en disant : Plastique, sois prée-

minente en plasticité : passive que ta force soit dans ta passivité ».

Ils se dirigèrent vers la troupe des hommes choisis d'Hebra, au milieu de laquelle se trouvait un chameau blanc richement harnaché de cramoisi avec des bordures lourdement frangées d'argent et d'or. 'Auram conduisait Sindra par la main, et Ais Ma Hal s'appuyant sur l'épaule d'Al Azar les suivit.

Comme le chameau agenouillé se levait après que Sintra eut pris place sur la monture, Auram s'aperçut que la courroie de la sandale du pied droit de la jeune femme était défaite ; il prit de sa cordelière un cordon de soie violet et cramoisi et la rattacha fermement. Pendant qu'il faisait ainsi Sintra chanta doucement comme celle qui chante en rêve, en disant : Il y a de la pluie. Il y a des ruisseaux que la pluie a fait couler. Il y a des rivières alimentées par les ruisseaux que la pluie a fait couler. Il y a un lac qui est alimenté par les rivières qui sont alimentées par les ruisseaux que les gouttes de pluie ont fait couler. Il y a des nuages qui se baissent et boivent les eaux du lac qui est alimenté par les rivières qui sont alimentées par les ruisseaux que les gouttes de pluie ont fait couler »

Et lorsque sa chanson fut terminée elle ajouta : « Comme la roue d'un char est la loi de la plasticité.

Alors Auram dit un seul mot : et lorsque la compagnie fut partie il ne retourna pas aux tentes, mais s'en alla tout seul dans un lieu isolé, et se lamenta à cause de Sintra et d'Aish Ma Al jusqu'au coucher du soleil.

*
* *

Or après que Zaira eut vu les Mages de Misraim s'assembler autour d'Aish Ma Al, elle fut vivement inquiète au sujet d'Eza craignant qu'un malheur quelconque ne l'atteignît. Elle l'emmena donc dans la partie centrale de la tente et veilla sur lui ne le quittant même pas pour manger et pour boire. Quand elle s'aperçut qu'Auram ne revenait pas, selon son habitude, pour prendre le repas de

midi, sa peine s'accrut encore car elle eut peur que l'être qui avait obligé Auram à quitter la maison de son père et qui l'avait troublé, n'ait été évoqué par les mages de Mis raim et n'ait prévalu contre Auram. Quel ne fut donc pas son soulagement en entendant la voix d'Auram, l'appeler par son nom. Elle courut à sa rencontre dans la chambre extérieure de la tente et dit : la voix de mon bien-aimé est plus belle pour moi que celle de tous les principaux ménestrels. Dites moi, les Mages de Misraim sont-ils partis ?

Il répondit : « Il n'y a pas un originaire de Misraim dans nos tentes ».

Elle remarqua : Sauf seulement Sintra et Aish Ma Al.

Il dit : « Ils ont quitté les tentes aussi selon le désir de Zaira ».

Alors la voyant troublée, il ajouta : « Je pensais te rendre contente : pourquoi es-tu troublée ?

Elle répondit : « En raison d'un sentiment de perte que je ne puis définir. Il y a quelques jours seulement je disais : « Je ris et tout le monde rit avec moi. A présent le monde entier pourrait rire sans que je ne puisse rire avec lui. »

Quant à Auram, il fit tout ce qu'il put pour réconforter Zaira, mais son propre cœur était alourdi de douleur.

*
* *

Sur ordre d'Auram, Al Azar conduisit Sintra et Aish Ma Al par le chemin du désert, vers Misraim. Lorsqu'ils arrivèrent à un certain endroit de repos ils firent halte pour la nuit et Al Azar dit à ses compagnons, aux suivants et aux serviteurs : « Que tout le monde dorme car je veillerai moi-même à travers la nuit, de peur que les fauves n'apparaissent. »

A l'heure où les étoiles brillent radieusement dans la nuit sans lune, à peu près au moment où la nuit et le matin se rencontrent, Al Azar entendit un léger bruit comme un froissement d'étoffe.

En regardant, il vit Sintra laisser tomber le rideau de la

tente dans laquelle elle avait reposé. Elle serrait la main gauche d'Aish Ma Al son fils dans sa main droite et de la main gauche elle soutenait la petite cruche de cristal qu'elle portait sur son épaule. Ils partirent vers le nord dépassant ceux qui dormaient au nord du campement et s'éloignèrent ensemble à travers le sable uni et fin. Alors comme Al Azar voulait les suivre pour savoir pourquoi ils les quittaient ainsi secrètement au milieu de la nuit et où ils allaient, il s'aperçut que Sintra suivait un rayon de lumière saphirisne qui allait en ligne droite vers le nord, et dans le lointain il vit une clarté bleue qui ressemblait à celle d'un très radieux soleil vu à travers une brume qui elle aussi serait de la couleur du pur saphir. Alors il devina que par Aish Ma Al la sagesse d'Hebra et celle de Misraim étaient en rapport.

Ainsi il retourna sur ses pas et veilla jusqu'à l'aube du jour. Alors il appela ses compagnons et leur ordonna de tourner les têtes des chameaux vers les tentes d'Auram et tous s'étonnèrent, se disant les uns aux autres : « Pourquoi ce changement de projet ? Où sont la mère et son fils ? Mais personne ne questionna Al Azar, parce que, malgré sa grande douceur, ils avaient pour lui un respect craintif.

(*A suivre*).

LE DERNIER BOUDDAH

L'étudiant de l'occulte, l'ardent assoiffé de la connaissance ferma les yeux comme pour voir plus clairement la radieuse perspective qui se dépliait devant lui, mais presque immédiatement, il les rouvrit et tourna son regard sur le dormeur comme s'il craignait qu'il pût disparaître comme un rêve de la nuit. Tandis qu'il voyait la lumière s'approfondir et s'élargir, il ressentit sa puissance pleine de repos et bienfaisante et se penchant sur Lucien, il murmura : « Qui des purs de mentalité n'aura pas avec toi de l'affinité ?

A l'aube du jour Lucien s'éveilla.

« Vous êtes heureux avec moi, n'est ce pas, mon enfant ? demanda St Jean d'une voix douce qui trahissait l'anxiété.

« Comment ne serais-je pas heureux, répondit Lucien, et il ajouta : Que ma médaille soit trouvée et je serai tout à fait content.

« C'est là mon désir. A la nuit, lorsque je vous ai quitté un moment, j'ai donné ordre qu'une récompense fût offerte pour votre trésor. Et il ajouta sérieusement : Je voudrais que votre vie fût un long contentement. »

La nuit suivante, comme Lucien reposait dans la chambre intérieure, St Jean amena dans la chambre extérieure un jeune frère qui était un voyant, et lorsqu'il dormit en sommeil de trance, il dit :

Regardez les profondeurs du grand océan et dites-moi ce que vous voyez.

Le voyant répondit :

« Je vois un sillon de lumière qui paraît être attiré vers l'est. Je suis ce sentier et je vois dans les profondeurs

océaniques ce qui m'apparaît être une forêt sans borne dans laquelle se trouvent de belles plantes lumineuses par soi-même, telles que je n'ai jamais vu avant. Et dans la forêt il y a une multitude d'êtres lumineux et variés, mais la lumière est trop grande pour moi et je suis très las. »

« Eveillez-vous alors, retournez à votre chambre et reposez-vous. »

Lorsque le voyant l'eut quitté, St Jean entra dans la chambre à coucher de Lucien. Elle était pleine de douce lumière blanche devant laquelle la clarté de la pleine lune était éclipsée.

« En vérité même, le jeune homme est un Aguithar et le conte de Bagdad n'est nullement fictif ».

Après cette expérience, Saint Jean amena d'autres voyants dont la capacité spéciale était de discerner dans la croute au-dessous de la terre, c'est-à-dire les eaux souterraines et la région des feux et il avait pu prouver que la lumière de Lucien irradiait toute cette région, selon l'histoire de l'Aguithar de Bagdad. Si réjoui qu'il fut de cet événement, il n'en était pas surpris pour deux raisons : premièrement parce que des études profondes et libres lui avaient démontré que l'homme dans ses conditions actuelles ne sait que peu concernant les capacités de la terre qu'il habite et encore moins concernant ses propres capacités ; deuxièmement parce qu'il se souvenait que même dans la Tradition vulgarisée, certains hommes évolués sont mentionnés comme *la lumière du monde* qui est capable d'illuminer la terre de sorte qu'elle n'a besoin ni de la lumière du soleil ni de la lune. Pleinement conscient de la grande valeur de Lucien, de la rareté de ses capacités et attiré vers lui par une forte affinité, son désir devint tous les jours plus fort de le retenir, et ses expériences lui prouvèrent les merveilleuses œuvres qu'il pourrait peut-être accomplir s'il avait le droit de le réclamer comme le sien. Donc non seulement il donna à son jeune hôte toutes les conditions de confort et de

jouissance, mais il lui donna une vraie affection, ce qui était beaucoup plus précieux pour un être de la nature de Lucien, d'autant plus que personne, sauf un petit chien égaré que les moines trouvèrent dans sa mansarde et tuèrent ne l'avait jamais aimé.

Une nuit, lorsqu'il ne manquait que sept jours pour terminer sa visite d'un mois, St Jean lui dit :

« Il me fait de la peine, mon enfant, de penser que vous allez me quitter pour la vie de caserne ; que vous quittez l'ombre paisible du cloître pour le métier du sang. »

Avec ses yeux mi-clos, de sorte que les longs cils les voilaient, Lucien répondit :

Le métier des armes n'est pas nécessairement le métier du sang. Il peut être utilisé pour le pays, pour la défense du foyer.

« C'est vrai, répondit St Jean, mais une fois dans l'armée, vous n'avez pas de choix entre défense et conquête, la garde de ce qui est à vous et le vol par la violence. »

« Tout homme est libre de faire à son gré.

« Il se peut en être ainsi, répondit St-Jean, mais à grand coût. »

« Il y a ceux qui sont nés de telle manière que par leur origine même ils ne comptent pas le coût. »

St-Jean tira sa chaise tout près du divan sur lequel Lucien s'inclinait et prenant sa main dans la sienne, dit :

« Je sais qu'il en est ainsi, mais je voudrais bien vous protéger de la nécessité de compter le coût. Restez avec moi, embrassez la vie du cloître et nonobstant la sévérité de la loi, j'ai assez d'influence pour vous exempter du service militaire. »

Et comme Lucien gardait le silence, quoique sa main reposât affectueusement dans la sienne, Saint-Jean continua :

« Comme un religieux seulement, j'ai le pouvoir de vous garder et protéger ; du reste, mon rôle influentiel me permet plein pouvoir de dispensation à l'égard de ceux

dont j'ai la charge et qui sont comme mes enfants. Votre vie comme religieux sera telle qu'elle est maintenant ».

Les yeux de Lucien s'emplirent de douleur et sa voix de larmes comme il répondit :

« Ma vie avec vous est comme un paradis terrestre, mais je ne peux pas accepter les conditions de sa continuité. »

« Je voudrais qu'il soit en mon pouvoir de vous garder avec moi sans conditions, mais je ne le peux pas ; l'Eglise bien qu'elle soit estropiée est assez puissante pour pouvoir protéger les siens tels que vous, mais comme elle ne peut pas employer son influence efficacement pour un enfant trouvé, sans parenté, sans patrie, sans même un nom. ».

« Je comprends, mais je ne peux pas embrasser la vie d'un religieux. »

« Pourquoi ?

« Parceque le divin habitant dont je suis le vêteur et manifesteur est un avec l'Informal, le Sans Nom, l'Impensable, et je n'ose pas même, comme je le voudrais, me dévouer au service d'un homme que l'Eglise déclare être égal au Sans Forme. »

Saint Jean fut silencieux pendant quelque temps, puis il dit :

« L'ancienne sagesse enseigna que le perfectionnement du moi qui est le vêtement et la manifestation de la lumière habitante fut l'adoration suprême. Deux voies sont devant vous : l'une dans laquelle vous serez le jouet de la fortune qui à l'ordinaire est si dure pour les rares spécimens d'humanité tels que vous êtes et pourrez être ; l'autre qui vous ouvre tous les moyens d'évolution intégrale. Il est vrai que vous avez été éprouvé dans l'école de la souffrance et avez eu une amère expérience ; mais vous ne connaissez pas le monde comme je le connais.

« Mus par l'étrange impulsion qui amène les hommes à tuer les oiseaux et chasser les bêtes qui leur sont nouveaux, ils persécutent et cherchent comment pouvoir détruire les

rara-avis de leur propre race. Presque continuellement, vous avez été le point de mire des coupables dans votre entourage du réformatoire et du couvent, de même vous le serez dans l'armée, et si vous vivez, vous le serez dans la grande armée de la vie sociale. Ici, au contraire, vous jouirez de toutes les conditions les plus favorables pour le développement de vos capacités qui pourront rendre d'immenses services à la terre et à l'homme. Et à part ceci, mon enfant, bien qu'en volonté et désir nous avons abandonné tout pour le service de Dieu, le cœur humain soupire après quelque être humain qu'il peut appeler le sien, après le toucher de quelque main humaine qui répond à son serrement comme à nul autre. »

Et reposant sa main sur la main de Lucien qui restait dans la sienne, il dit d'une voix douce :

« Si mon sort eût été autre qu'il est et si un fils m'eût été donné, j'aurais choisi pour son patron un tel que vous. »

De chaudes larmes tombèrent sur sa main qui couvrait celle de son jeune hôte et Saint Jean, lui même, profondément ému, attendit son consentement de rester avec lui. Grand fut son désappointement lorsque Lucien dit :

« Pour ce qui m'est imposé de force, je ne suis pas responsable, mais seulement pour ce que je fais de ma propre volonté, comme tel qui est libre. Il ne me reste donc, probablement que la vie dure, rien que l'existence sans réjouissance, parce que ce choix peut pleinement répondre à la Radiance divine qui est l'Illumination de mon âme. »

St Jean regarda Lucien d'un regard sérieux où l'admiration se mêlait à la tristesse, et dit : « Je n'ai aucun droit pour essayer de m'interposer entre vous et votre conscience et pourtant je pense que votre décision n'est pas la plus sage. Réfléchissez bien et souvenez vous que si vous changiez d'avis ce ne serait pas encore trop tard. »

Lucien ne changea pas d'avis et une semaine après, il

quittait pour la vie de la caserne, la demeure qui avait été pour lui comme un coup d'œil du Paradis terrestre. Sa dernièrerequête à St-Jean fut que s'il recevait la médaille perdue dont il n'avait aucune nouvelle malgré la forte récompense promise il la lui enverrait.

*
* *

Averti par expérience qu'il est nécessaire lorsqu'on est dans le monde d'être extérieurement semblable au monde, il prit bien des précautions pour éviter toute singularité qui pourrait lui attirer l'attention de ses camarades. Bien qu'à son arrivée ils l'appelèrent à cause de sa beauté raffinée et de sa douceur « la fille soldat » et le traitèrent avec un certain mépris, ils découvrirent bientôt que sa beauté raffinée et délicate voilait beaucoup de forces, de même que sa douceur voilait un grand courage. Graduellement il cessa d'être une cible et les meilleurs parmi les jeunes soldats le regardèrent instinctivement comme un ami.

Le colonel du régiment était homme aussi bon que juste, un vrai père pour ses hommes ; par la stricte observance de tous les devoirs Lucien gagna son affection de sorte que le colonel le prit pour ordonnance.

Quoique le souvenir de son bref séjour chez St Jean restât dans sa mémoire comme une oasis dans le désert aride de son existence, sa vie de soldat fut de beaucoup préférable à celle de la maison de correction et du cloître. Ainsi tout alla bien jusqu'au jour, où un homme promu au rang de sergent, arriva au régiment, et dans cet homme Lucien reconnut le bretteur de la maison de correction à la brutalité duquel Le Roi l'avait plus d'une fois arraché. Quoique cet homme ne reconnut évidemment pas dans le jeune ordonnance l'enfant contre lequel il avait manifesté une si insurmontable antipathie, il était manifeste, dès son arrivée, qu'il regardait Lucien avec méfiance, mais comme ils n'étaient pas en contact, le sergent ne put trouver aucun prétexte pour un mal entendu.

L'unique camarade de Lucien était un jeune soldat du

Finistère vers qui il avait été attiré tout d'abord à cause de sa ressemblance avec Le Roi et ensuite à cause de certains dons psychiques qui l'intéressaient. Il devint bientôt évident que ce jeune homme était un objet d'aversion pour le nouveau sergent qui fit tout ce qu'il put pour rendre sa vie misérable, l'accusant faussement, et le punissant pour des fautes minimes. Enfin la patience du jeune conscrit s'usa et sur une fausse accusation de négligence d'un devoir portée contre lui par le sergent, il répondit : « Vous mentez ».

Marmottant un juron, le sergent le frappa au visage de ses poings. Le bruit de la dispute attira bientôt les soldats sur le lieu et comme Lucien arrivait, le sergent tirant sa bayonnette se précipita sur le jeune soldat ; avant qu'il eût le temps de le frapper l'arme fut arrachée de sa main. Se tournant alors vers le nouveau venu avec un visage livide de rage, il s'aperçut que c'était Lucien. A sa vue sa rage se changea en un sourire sardonique de satisfaction et s'adressant aux autres soldats il dit : « Vous êtes témoins que j'ai tiré ma bayonnette pour me défendre contre un assaillant, et que pour sauver son ami cet homme m'a attaqué et m'a désarmé. Si vous n'aviez pas retiré la bayonnette de ses mains j'aurais été homme mort. »

Un petit nombre protesta en faveur de Lucien, mais la majorité prit partie pour le sergent.

Le Colonel, quelque bon et loyal qu'il fût pour ses hommes, s'en tenait avant toutes choses au devoir et à la discipline. Or Lucien et son camarade passèrent devant la cour martiale et furent condamnés à la prison militaire.

Il est superflu de dépeindre toutes les souffrances, tous les tourments atroces que Lucien eut à subir pendant trois ans, tandis que son camarade avait succombé aux duretés de cette vie de misère. Bien souvent, les paroles de St Jean revinrent à sa mémoire et quelque fois dans son affaiblissement il se demandait s'il avait en vérité manqué de

sagesse en son choix. Les jours et les nuits se succédaient lentement; une nuit qu'il était étendu par terre, épuisé et las, il vit un gardien s'approcher et il s'efforça de se lever, mais il trébucha et tomba. Au lieu des jurons et des coups auxquels il s'attendait, il entendit l'homme dire : « Qu'y a-t-il mon pauvre garçon ? Etes-vous malade ? » La voix avait un son familier à Lucien et levant les yeux, il vit à la clarté de la lanterne portée par le gardien la figure de « Le Roi ». Alors poussant un cri bas qui ressemblait à un sanglot : « Le Roi, le Roi » il s'évanouit.

*
* *

Pendant plusieurs semaines il resta à l'hôpital où le Roi fit tout son possible pour l'aider et le réconforter, mais lorsque la limite de la convalescence fut passée, la vie d'enfer dut recommencer. Le Roi lui dit mystérieusement des phrases d'encouragement et d'espoir. Quelques jours avant celui où il devait recommencer la monotonie des travaux forcés, tandis qu'il était assis dans le jardin muré de l'hôpital, absorbé en de tristes rêveries, un homme à son côté lui dit : « Que Dieu soit avec toi, mon fils. « Levant ses yeux Lucien vit un homme dont la figure mince contrastait avec son embonpoint. L'homme portait la soutane et le chapeau d'un prêtre. Lucien se souvint que le Roi lui avait parlé de l'arrivée d'un nouvel aumônier qui était venu avec un religieux pour remplacer le vieil aumônier las de la vie monotone et des devoirs ardus qui lui incombaient. Il était venu à la prison militaire aussitôt qu'il avait été ordonné prêtre, et était resté à son poste ardu pendant presque quarante ans. A présent il se préparait à le quitter, seulement parce que sa santé et sa force défaillaient. Depuis l'entrée de Lucien dans la prison, l'aumônier avait été attiré vers lui et pendant la convalescence du jeune homme il avait fait tout son possible pour le réconforter et le consoler, ce dont Lucien lui avait été chaudement reconnaissant. Ce fut donc

avec regret qu'il apprit son prochain départ : « Le travail et la lourde responsabilité sont trop pour moi maintenant, lui avait dit l'aumônier, et celui qui prend ma place sera aidé par un religieux qui a la réputation d'être spécialement habile pour réformer les caractères désespérés qui malheureusement ne manquent pas ici ».

Quelques jours après il fit ses adieux à Lucien et dit : Votre sort, mon pauvre enfant est un sort très douloureux, n'oubliez, jamais que votre rédempteur véritablement Dieu et véritétablement homme souffrit jusqu'à la mort par crucifiement et qu'il n'y a pas de plus grand honneur pour l'homme que de porter la croix après lui.

*
* *

C'était le dernier soir de sa convalescence. Lucien était assis sur un des bancs sous les grands arbres du jardin muré ; la pensée de son avenir douloureux l'accablait et les larmes tombaient lentement et sans trève sur ses mains amaigries. Tandis qu'il était assis ainsi absorbé en de douleureux souvenirs et des prévisions plus douloureuses, une voix, tout près de lui, dit. « La rosée tombe, il est imprudent de rester assis ici à l'air frais du soir. Promenons-nous ensemble. »

Celui qui parlait portait la soutane noire et le chapeau à larges bords des ecclésiastiques. Il se leva machinalement et alla avec lui dans le taillis au nord du jardin de l'hôpital qui était trop loin du haut mur hérissé de pointes pour donner un moyen de fuite. Lorsqu'ils arrivèrent à un endroit dans le tailllis où les branches à lourd feuillage se penchaient, presqu'à toucher le sol, l'ecclésiastique s'arrêta et ôtant rapidement sa soutane il découvrit le froc et le scapulaire à capuchon d'un religieux. Il l'ôta aussi et après s'être revêtu de la soutane et du chapeau il dit avec autorité :

Mettez le froc et le scapulaire, rabattez le capuchon sur votre visage et sortez vite de cet enfer. Une fois libre allez

rapidement à la gare où vous arriverez à temps pour le train qui vous ramènera à l'abbé St-Jean.

Lucien se vêtit du froc et du scapulaire et alors il lui sembla qu'ils lui étaient familiers. Subitement il leva sa main à l'endroit où il avait caché la médaille et poussa à voix basse une exclamation de joyeuse surprise. Il avait senti un objet rond et ne doutait pas que ce fût sa médaille perdue depuis longtemps. Regardant les grands et intelligents yeux qui illuminèrent l'ascétique figure de son compagnon, il allait demander : Qui êtes vous ? mais quelque chose dans cet homme inspirait un respect, et imposait le silence. Mettant le costume bien connu, rabattant le grand capuchon sur sa tête, Lucien sortit par le portail de la prison sans être questionné.

*
* *

St-Jean était assis dans son cabinet de travail particulier. Le lendemain matin son secrétaire entra : « Pardonnez mon intrusion, dit-il, mais il y a un jeune religieux qui demande à vous voir immédiatement, et si je ne me trompe pas, c'est le frère Lucien.

Laissez-le me venir ici tout de suite.

En quelques secondes Lucien était encore une fois serré contre le cœur de St Jean, puis recouvrant son habituel sang-froid St-Jean dit « Dites moi tout. » Et Lucien lui dit brièvement tout ce qui lui était arrivé depuis le temps où il avait quitté l'Abbaye jusqu'à son retour. Le visage de St Jean s'assombrit. Il ne faut pas rester ici mon enfant, dit-il, c'est un des premiers lieux où on vous cherchera. Les maisons religieuses, les autels eux-mêmes ne sont plus des lieux de refuge, et en admettant que je puisse être assuré de la fidélité des membres de notre ordre, vous avez sans doute été reconnu par les habitants du village où vous êtes passé. Allez à votre chambre pour le moment, j'ai comme hôte le grand Mage et occultiste Indien Varana et a cette heure même il a promis de mettre fin à sa retraite pen-

dant laquelle personne ne l'a dérangé et de venir ici : peut-être sa sagesse trouvera-t elle un moyen pour assurer votre sécurité. »

Lucien venait à peine d'entrer dans la chambre extérieure de son paradis terrestre quand un homme vêtu d'un ample costume oriental et portant un turban y pénétra. Malgré son changement de vêtement Lucien reconnut l'homme qui avait comploté sa fuite.

L'abbaye n'est pas un lieu sûr pour vous, dit-il.

Pendant qu'il parlait ainsi St Jean arriva et dit à l'Indou : « J'ai l'espoir que vous trouverez un moyen qui permette à ce jeune homme de rester ici en sûreté au moins pendant quelque temps. L'Indien resta un moment silencieux puis il demanda : — « N'avez-vous ici aucun jeune homme qui ait environ la hauteur et l'âge de celui-ci, et sur le dévouement de qui vous pourriez compter ? »

— « Oui »

Alors tout est facile. Il se mettra le froc et le capuchon dans lequel votre hôte est arrivé et prendra le train pour l'endroit d'où il est venu. Vous l'accompagnerez vous-même à la gare et vous ferez des adieux qui vous attireront l'attention des fonctionnaires et des spectateurs. Celui qui représentera votre hôte aura changé de costume longtemps avant d'arriver à sa destination supposée pour reprendre l'habit et la cordelière noirs d'un néophyte de votre ordre, et reviendra à pied à l'abbaye. Ceux qui cherchent à capturer l'évadé entendront dire dans le village que le jeune religieux qui était autrefois votre hôte revint à l'abbaye, mais que peu après vous l'avez accompagné à la gare et que vous êtes séparé de lui avec une évidente douleur. Les chercheurs alors vous demanderont une entrevue et vous confirmerez le bruit, en ajoutant que sur votre conseil il s'est décidé à retourner à la prison et à se confier à la miséricorde des autorités. Ce n'est point de

votre faute s'il vous a trompé ou si en route il a changé de projet. »

Tout se passa selon le programme de Varana et nul sauf lui et St Jean connut la présence du jeune Aguilhar dans l'Abbaye. St-Jean se réjouit grandement car il lisait les unes après les autres les pages du livre de sagesse et de connaissance cosmiques, à l'aide de sa lumière aurique.

Quant à Varana il paraissait à peine observer Lucien, mais en réalité il le regardait avec un intérêt intense.

*
* *

Un soir, une semaine après la fuite de Lucien, comme il entrait dans la chambre où St-Jean et Varana conversaient sans bruit, St-Jean dit à son hôte : « Nous apprenons par un paragraphe dans le journal du matin qu'un gardien du nom de Le Roi est accusé d'avoir aidé l'évasion de Lucien qu'il est dit avoir connu antérieurement à sa condamnation. Il doit être cité en justice immédiatement et le journaliste ne doute pas qu'il soit fusillé. »

Le visage de Lucien devint aussi blanc que son vêtement tandis qu'il se tourna et quitta la chambre, inaperçu. St Jean s'étonna de le trouver ainsi inquiet et fiévreux, mais à sa question Lucien répondit qu'il se portait bien mais se sentait quelque peu fatigué. Quant à Varana il devina que Lucien avait entendu la nouvelle donnée par St Jean, qu'un autre paierait de sa vie la peine de son évasion.

A la nuit lorsque tous les habitants de l'abbaye furent retirés pour se reposer jusqu'à l'appel de minuit un jeune homme vêtu d'un froc et d'un scapulaire bruns grossiers descendit par la fenêtre d'où Lucien avait jeté son habit, et chercha le petit sentier qui conduisait à la route nationale menant à la gare. Au milieu du bois il y avait une petite source ornée de fleurs sauvages et frangée de fougères. Le religieux s'arrêta un moment pour étan-

cher sa soif fiévreuse avec l'eau pure qu'il prit dans le creux de ses mains.

— « Cela ne se peut pas. »

La voix qui prononçait les paroles fut ferme autant que douce et Lucien vit dans l'eau les réflexions ondulantes de Varana. Se levant il laissa tomber l'eau qui restait dans ses mains et demanda :

— « Qu'est-ce qui ne se peut pas ? »

« Il ne se peut pas que vous vous offriez afin de sauver le Roi. »

— « Pourquoi ? »

La vie est sacrée parce qu'elle est le moyen de la manifestation de l'intelligence, l'intelligence qui est d'utilité dans la mesure où elle est spiritualisée et pathotisée. Dans cette intelligence spiritualisée et pathotisée vous êtes capable d'être prééminent et alors même si votre vie sauvait un monde d'êtres inférieurs, il vous serait illégitime de vous offrir en sacrifice. Vous êtes naturellement surpris d'entendre ceci parce qu'il vous a été enseigné que c'est le plus haut acte d'héroïsme pour le plus grand de se sacrifier ou de permettre d'être sacrifié pour le moins grand : que l'innocent doit souffrir pour le coupable. Cette doctrine est erronée, car dans le premier cas elle nécessite une violation de la loi de charité par le gaspillage de forces ; dans le deuxième cas elle nécessite une violation de la loi de justice qui est une avec la charité. Nous soutenons avec tous les sages du passé que l'un et l'autre à la fois sont illégitimes. Pour vous, ce serait le pire sacrilège.

(*A suivre*)

L'AURISÉE

(Suite)

Kaddour garda de nouveau le silence durant quelques minutes puis il reprit :

— « Non décidément plus j'essaie de comprendre les Roumis et moins j'y parviens ! S'ils pensent qu'un mauvais génie peut venir sous la forme de ceux qu'ils ont perdus et se servir de cette apparence pour leur nuire, pourquoi donc les évoquent-ils ?...

Ce à quoi Gauza répliqua sentencieusement « Dieu le sait, moi je ne le sais pas... C'est sans doute un des mystères ».

— « Alors soupons ; je suis aussi affamé qu'un ours au printemps ! »

Se hâtant aussitôt d'arranger coquettement sur sa tête la petite coiffure pointue en velours cramoisi brodé d'or et frangée de sequins, Gauza s'occupa ensuite diligemment des apprêts du copieux mais frugal repas, accompagné d'un café exquis et parfumé qu'ils savourèrent tout en causant, assis l'un près de l'autre sur les nattes de peau de mouton, et prolongeant la veillée jusque fort tard dans la nuit.

Le lendemain après le coucher du soleil, par un soir sans lune et sans étoiles, la Sicilienne s'engageait dans l'étroit défilé qui était la seule issue accessible du nid d'Aigles : le père Ambroise la suivait à quelque distance.

L'obscurité du chemin paraissait plus sombre encore à cause des hauts rochers perpendiculaires qui le surplombaient, et seul le voile blanc jeté sur la coiffure de Gauza trouait les ténèbres d'un point visible.

De temps en temps la chute d'une pierre ou le murmure monotone des tourterelles interrompaient le lourd silence.

Les pensées du père Ambroise étaient nombreuses : il se demandait d'abord comment il pourrait réduire au minimum sa propre rançon, puis celles d'Alano et de Donna Ignacio ; il supputait, s'il n'aurait pas plus d'avantage à dénoncer l'Agha aux autorités qui désiraient depuis si longtemps mettre la main sur le chef des bandits ou simplement au contraire à laisser planer sur celui-ci une menace constante de dénonciation... Mais parmi toutes ses pensées il revenait particulièrement au plaisir qu'il éprouverait à être enfin à jamais débarrassé de Gauza lorsqu'elle aurait payé de sa vie sa soi-disant trahison.

En attendant, son ennemie marchait devant lui d'un pas égal et sûr, ne songeant qu'à une chose c'est qu'elle allait à la rencontre d'un grand événement indéfini et indéfinissable...

La lune croissante venait de balayer les nuages et sa clarté froide commençait à se projeter entre les gorges profondes, au moment précis, où en même temps que le faible son d'une chute d'eau, se faisaient entendre l'aboiement d'un chien et le galop de plusieurs chevaux paraissant faire partie d'une chasse au sanglier.

— « Qu'est-ce que c'est ? interrogeait le père Ambroise avec une surprise jouée ».

— Gauza se retourna et le toisant d'un regard, lui répondit :

— « C'est une Compagnie d'Aiglons qui regagnent l'Aire ».

— « Alors nous sommes perdus ? »

— « Non nous n'avons qu'à remonter le cours de ce petit ruisseau qui flue des montagnes pour dépister l'odorat du chien de chasse, et ainsi il nous suffira d'attendre que les Aiglons aient passé... Venez ».

En disant ces mots Gauza ôtait ses sandales et pieds nus, remontait avec précaution le lit du ruisseau, lorsque s'avisant de regarder si son compagnon l'imitait, elle le vit debout à l'endroit même où elle l'avait laissé.

— « Etes-vous fou ! s'exclama-t-elle, ne vous ai-je pas dit qu'il faut se hâter ? Le pas des chevaux se rapproche rapidement et dans quelques minutes ils auront franchi le prochain tournant d'où nous serons en vue...

— « Qu'importe, répliquait le père Ambroise avec un rire cynique : au pire je ne suis qu'un prisonnier qui cherche à fuir, mais vous, vous trahissez vos amis !... »

Agenouillée à deux pas de lui, à la clarté blafarde de la lune, Gauza regarda son ennemi bien en face, puis se levant en un clin d'œil, elle fit quelques pas en arrière et d'un bond revenant vers lui elle lui planta sa dague dans le cœur. Alors comme il tombait traversé de part en part, elle courut à la rencontre des cavaliers et saisissant le cheval du chef par la bride :

— « Sachez, dit-elle pourquoi je suis devant vous ! Je viens d'enfoncer ma dague dans le cœur le plus noir qui ait jamais souillé la surface de la terre ! » et lâchant la bride elle ajoutait : « Vous le trouverez près du ruisseau ».

Dressé sur les étriers le chef jeta autour de lui un coup d'œil rapide ; il vit les eaux du ruisseau colorées en rouge ; il vit la figure pâle de Gauza dont les yeux noirs étincelaient, et sans une question : — « Montez en croupe sur ma selle, lui dit-il ».

Serrant alors entre ses dents nacrées la dague trempée de sang, elle s'enleva légèrement sur les mains et prit place en arrière de la selle du jeune chef. Le corps fut trouvé gisant dans le lit du ruisseau dont les eaux se teintaient de pourpre...

— « Que ferons-nous du corps demandèrent les hommes ? »

— « Laissez-le où il est ; lorsque le soleil paraîtra il ne restera rien du régal des oiseaux de proie, si non quelques ossements dénudés, dit le chef, il n'y a aucune place pour un tel scélérat parmi les restes de nos héros ! »

Et sans plus s'inquiéter du cadavre, les Aiglons reprirent dans la nuit sombre, la route de l'Aire.

Trois mois après ces événements le père Jérôme toujours au pouvoir des Aiglons, fut appelé devant le chef même qui avait fait une si méprisante oraison funèbre au père Ambroise lorsque Gauza lui avait avoué qu'elle venait de le tuer.

— Depuis la disparition de votre compagnon, dit-il au prisonnier, nous attendons en vain la rançon de ceux qui devaient soi-disant vous racheter et maintenant En Nser a donné l'ordre de ne pas vous garder plus longtemps?...

— Prétendez-vous donc me tuer?

— Bien certainement non.

— Alors ?

— Alors, vous serez envoyé comme Esclave à l'intérieur du Sahara, et le prix de votre vente dédommagera à peine En Nser des frais que pendant des mois il a faits pour vous nourrir ; les Aiglons ne sont pas riches et leurs charges sont lourdes.

— La rançon d'une dame aussi fortunée que Donna Ignacio remplira vos coffres, dit le père Jérôme lorsqu'il eut un peu dominé le trouble que lui causaient les paroles du chef.

— La rançon de Donna Ignacio !

Quelle plaisanterie ! répliquait celui-ci en éclatant de rire ; son mari auquel nous nous sommes adressés a répondu qu'elle appartenait non à lui, mais à sa Sainte mère l'Eglise et si nous attendons que celle-ci délie les cordons de sa bourse, l'affaire pourra traîner jusqu'à la mort de la dame.

— Mettez-moi en liberté sans me perdre de vue et si au bout d'un mois je ne vous apporte pas la somme demandée, poignardez-moi !...

Le chef le considéra quelques instants puis il répondit : Je réfléchirai :

L'entrevue est terminée.

Le lendemain à l'aube, six hommes nus étaient rangés en cercle aux pieds des cîmes rocheuses, près d'une eau

courante où ils avaient été baignés ; c'étaient les otages sans rançons qui allaient être vendus comme esclaves,et avant qu'ils reprissent leurs vêtements, apparut un jeune nègre portant un brasier de charbons ardents sur lequel brillait un mince fil d'acier emmanché de bois...

— Marquez chacun de ces hommes à l'épaule droite, dit un des Aiglons. Faites en sorte que la marque soit légère mais ineffaçable...

Le nègre se hâta d'obéir et bientôt à l'aide d'une poudre bleuâtre foncé, un trapèze était dessiné sur l'épaule de chacun des patients. Lorsque vint son tour, le père Jérôme protesta vivement contre ce stigmate :

— Quel tapage pour peu de chose,s'exclama le chef des Aiglons : Etes-vous donc sensible comme une jeune fille pour redouter à ce point une douleur infime?

— Ce n'est pas cela, répondit le père Jérôme, mais seulement la révolte contre une marque d'infamie !...

— Il n'y a d'infamie pour un homme que dans les actes dont il est responsable et rien d'extérieur à lui-même ne saurait le dégrader, mais je comprends qu'en certaines circonstances, une marque distinctive puisse être gênante... et s'approchant du nègre, le chef ajouta d'une voix basse : Prenez la poudre cramoisie et tatouez sur l'épaule de cet homme les serres du vautour.

— Pourquoi ne suis-je pas marqué comme les autres? dit le père Jérôme outré en s'apercevant du fait.

— Parce que vous assurez que votre rançon ne tardera pas à venir.

Dissimulant son dépit, il alla s'asseoir à l'écartdans l'anfractuosité d'un roc et comme l'Aiglon qui avait présidé à l'exécution lui demandait pourquoi il ne rentrait pas avec ses compagnons, il répondit : — Je désire voir Donna Ignacio.

— Cette demande peut vous être accordée ; je vous conduirai moi-même jusqu'à son appartement.

— Si je ne dois pas la voir sans témoin, ma visite serait inutile.. ..

— C'est bien. Venez.

*
* *

Donna Ignacio, pour tromper les heures d'attente et de captivité, s'occupait à écrire des lettres qu'elle n'avait cependant aucun moyen de faire parvenir.

Un changement notable s'était opéré dans sa personne : la duretéet l'ardeur de son regard avaient faitplace à un air d'abattement si non d'humilité, des fils d'argent striaient ses cheveux noirs. Une sourde irritation et une anxiété constante la minaient d'autant plus qu'elle devait garder pour elle seule le flot amer de ses impressions. Ce fut donc avec un soulagement égal à sa suprise qu'elle reçut enfin la visite du père Jérôme.

En revoyant le religieux, ami de son Directeur, sa langue se délia comme par enchantement.

— Asseyez-vous,je vous prie,et dites-moi bien vite comment il se fait que ma rançon n'est toujours pas arrivée. Où donc est le père Stanislas,le savez-vous ? Et le grand chef, le célèbre En Nser,ne pourrais-je le voir ? il doit y avoir moyen de suborner quelqu'un pour m'aider à fuir...

Le père Jérôme attendit tranquillement la fin de ce déchaînement de questions, il ne prit à son tour la parole que lorsque Donna Ignacio s'arrêta épuisée.

Bien des bruits circulent au sujet de la disparition du père Stanislas,dit-il alors : On ne sait au juste s'il a réussi à s'échapper ou s'il n'a pas été tué dans une tentative malheureuse. Quant à ce qui conncerne votre Altesse, on s'étonne seulement que vous ne vous soyez rachetée de vos propres deniers qui sont importants, votre mari ni l'église n'étant disposés à le faire des leurs...

— Mais ne comprenez-vous pas qu'aucun banquier n'accepterait ma signature non légalisée et dont l'authenticité serait douteuse dans la situation où je suis !...

Cette impuissance d'agir est terrible et je sens que d'ici

peu elle m'aura tuée gémit Donna Ignacio ! Ne pouvez-vous me venir en aide ?...

— Je ne demande, pas mieux ; mais il faut d'abord que je recouvre ma liberté ; cela sera difficile et coûteux...

— Je comprends ; vous voulez être sûr que vos peines seront récompensées ?

— Naturellement. N'est il pas écrit : « Le travailleur mérite ses gages ?

— Telles sont vos prétentions ?

— Je désire recevoir une somme égale à celle de votre rançon.

— Vous êtes bien intéressé !

— Pas pour moi-même croyez-le ; Oh ! non ! quel besoin de richesses peut avoir un pauvre frère qui a fait vœu de pauvreté ?

La somme que je vous demande est nécessaire à la réalisation d'une œuvre qui m'a été révélée dans une vision.

— Quelle est cette œuvre ?

— Connaissant votre zèle pour l'église je veux bien vous confier le secret de la vision...

— Bien, mais c'est la première fois que vous parlez d'être voyant. Je ne vous croyais pas sensitif.

— Ce n'est pas moi qui l'ai eue cette vision... C'est une jeune fille près de laquelle j'ai été appelé à l'hopital.

— Dites-moi les faits interrogeait Donna Ignacio impatiente ; peu importe quel fut l'intermédiaire entre l'immortel et le mortel.

— Vous vous trompez ; c'est peut être de peu d'importance quant à la vérité fondamentale ; mais la manière dont cette vérité est revêtue et manifestée devient tellement différente suivant l'intermédiaire, qu'un même fait vêtu par un sensitif non raffiné ou manifesté par un être évolué et bercé dans l'amour de l'idéal est bien souvent à peine reconnaissable.

(A suivre).

ERRATA

Nous prions nos lecteurs d'excuser les ratures faites dans le dernier numéro de la revue. Elles ont été nécessitées par des erreurs faites dans la transcription de l'article intitulé le « Dernier Bouddha. » Nous rétablissons ici le texte tel qu'il aurait dû paraître.

A partir de la 25e ligne de la page 218, lire :

« C'est la veille de l'anniversaire supposé de la naissance du dernier Dieu Incarné.

Un à un les jeunes séminaristes font une brève vigile devant l'autel au-dessus duquel la Divinité est dite régner.

Cet autel n'est pas taché visiblement de l'offrande du sang physique, mais par contre, il est arrosé de mers de sang mental, psychique et nerveux.

Le petit oratoire est aussi beau que l'art et la richesse peuvent le faire, mais tout le luxe de la décoration se perçoit à peine, car ce bijou d'architecture est seulement éclairé par une petite lampe rouge suspendue devant l'hostie qui passe pour transubstantée.

Au moment où le veilleur se lève, un lourd rideau est écarté pour livrer passage à Lampa que l'on nomme à présent Lucien.

A son entrée la lumière de la lampe rouge pâlit graduellement et s'efface devant la douce et blanche clarté émanant du jeune homme. A mesure que le rayonnement s'intensifie, il se peuple d'êtres de lumière de plusieurs raréfactions.

La musique du grand orgue se fait entendre, arrivant

assourdie de la chapelle principale et l'harmonie se complète du chant des êtres invisibles qui disent : « Sur la terre un enfant est né ; aux hommes un fils est donné. Sur son épaule droite sont la puissance et la domination, sur son épaule gauche la charité et la compassion. Les siens exécuteront en son nom des merveilles. En son conseil se trouve la sagesse. Il est le Roi de la Victoire et le Prince de la Paix ».

Lire aussi :

Page 219 ligne 30 : « dans le *séminaire* comme dans la prison. »

Page 219 ligne 35 : « *formait* l'homme. »

225 23 : « Ne laisssez *rien* vous inquiéter. »

Page 190 ligne 4 : « En toute la *plénitude* de son éloquence. »

La dernière ligne de la page 191 devrait faire suite à la page 190 ; il faut donc lire : « entrer dans ce grand Temple de progressive et perpétuelle évolution universelle ; car la lumière qui est plus brillante etc... »

Page 207 ligne 17 : « *Aish Ma Al.* »

251 24 : « où l'actif et la *passive.* »



Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher) — Imp. DANIEL-CHAMBON

REVUE COSMIQUE

Siège social : *6, rue de la Pompe Paris (XVIe)*

ABONNEMENTS :

France : 10 francs ; Etranger : 12 francs. — Le Numéro 1 franc.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'adresser leur montant au trésorier M. J. BLOT
5, Rue de l'Alboni, Paris XVIe
A partir du 15 avril

Les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique doivent être adressées au DIRECTEUR : AIA AZIZ, 6, rue de la Pompe, Paris (XVIe).

(Envoyer à cette dernière adresse l'échange des journaux et revues et les livres, brochures, etc.)

Publications Cosmiques

LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*
(Collection nécessaire aux adhérents pour l'étude de la Cosmosophie)
UNE ANNÉE : 12 Fr. — LES SIX ANNÉES : 60 Fr.

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8e carré, parus

I, II — Le Drame Cosmique.
III — Les Chroniques de Chi.

Prix : 7 fr. 50 le volume

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON